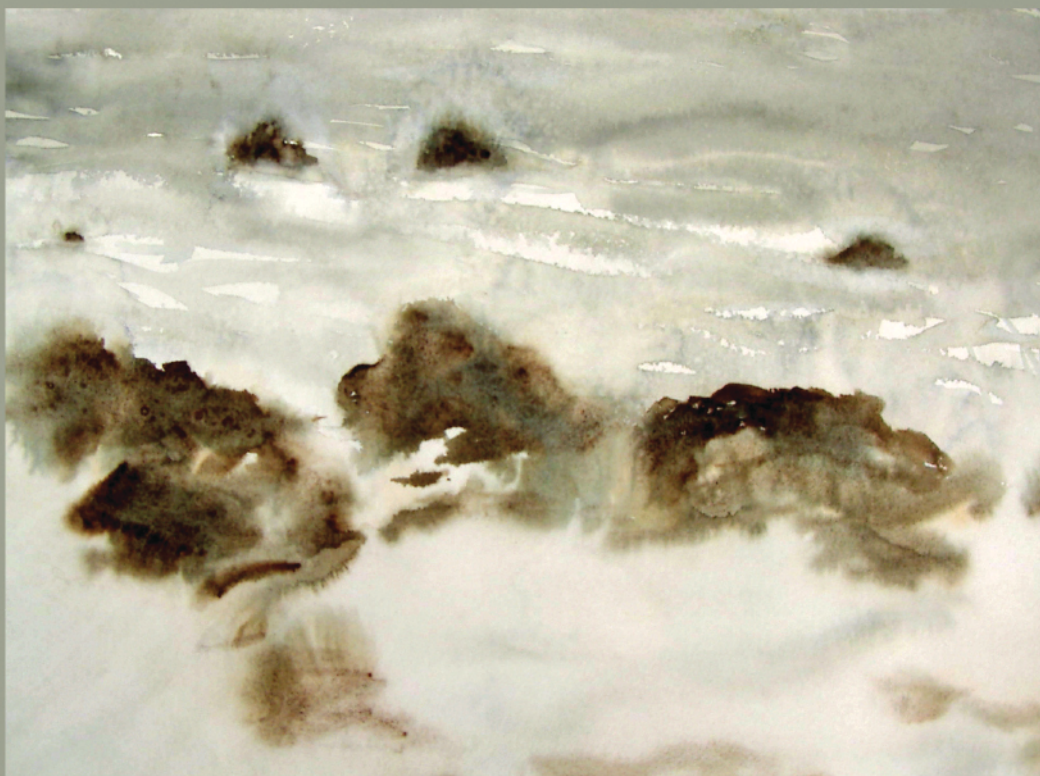


un étranger dans l'éstran



divagations bigoudènes

lois jammes



Les éditions la cigogne © lois jammes
jammeslois@gmail.com
Penmarc'h, Bretagne, printemps 2025
Aquarelle de couverture par l'auteur
Dessins par Lois, Abdoulaye Sané et Jeanne Céline

écris, ne cherche pas les mots
joue, ne cherche pas les notes
sens et son s'épanouissent
dans le parfum d'une fleur

À Omar Khayyam
mon aîné de neuf siècles

Un étranger dans l'éstran

divagations bigoudènes

lois jammes



Handwritten text in Arabic script, located in the upper right quadrant of the page.

Handwritten text in Arabic script, oriented vertically along the right edge of the page.

En guise d'introduction

Un jardin au mois de mai. Les clématites s'enroulent sur le filet de pêche qui masque le mur, la rose s'impose, insolente, les bourdons s'activent autour de la hampe fleurie de la vipérine géante.

Lumières et ombres, senteurs et illusions, je me berce dans mon hamac. Mes pensées s'envolent, virevoltent au-dessus de la mare de mes émotions, d'où, grenouille incongrue, émerge une sensation : j'ai soudain la vive impression que ce jardin de mai est à l'image même de l'humanité.

À peine sortis de l'hiver de notre longue préhistoire, nous voilà entourés d'une foison créative en pleine floraison, et nous nous pâmons devant les merveilles accomplies. Qui ne voudrait pas figer le temps pour rester dans ce paradis ?

La météo nous annonce un été brûlant, bientôt nous suffoquerons de chaleur, les plantes seront grillées. Dois-je délaissier mon hamac pour autant ? Vivre le moment présent ne serait plus l'idéal ?

La planète a déjà vécu beaucoup de cycles, le vivant se renouvelle sans cesse, mais aujourd'hui quelque chose de différent émane des senteurs de mon jardin. Une question s'invite : qui sera dans le hamac l'an prochain ?

Ce jardin pourrait être n'importe où sur la planète. Mais toi tu es ici, me disent le goéland et l'odeur particulière des algues apportée par les embruns, tu t'es fixé en Pays bigouden, en connais-tu la raison, toi qui viens des antipodes ?

Je ne sais que répondre, même le hamac n'est plus de tout repos. Titillé, mon esprit divague, je veux dire qu'il quitte la vague de mes routines, la survole, voit ses limites, en rit, c'est bon signe, l'humour est créatif.

C'est décidé, je vais écrire mon nouveau pays en lui prêtant ma plume au fil des sensations, et réécrire mes pensées par la même occasion.

De bout en bout

Et en avant pour une deuxième introduction.

Bout : *Portion extrême d'une chose considérée comme un continu allongé*, nous dit l'académicien, une définition exacte de l'endroit où j'habite, le Pays bigouden, le Cap Caval des vieilles cartes moyenâgeuses, la tête de cheval ou penn marc'h en breton, toujours une extrémité.

Boue des marais qui nous entourent, l'océan qui bout de rage et boute nos rochers... Les bouts et leurs homophones, géographiques ou autres, ne manquent pas ici. *Passe-moi un bout*, me dit mon voisin, autant pour amarrer son bateau que pour ficeler sa caisse de godaille sur son vélo.

Tels la proue et la poupe d'un navire, les bouts marchent souvent par paire. Suis-je à l'arrière, assiégé par les goélands lorsque le cuisinier rejette ses déchets à la mer ? ou suis-je à la proue, là où l'air est pur, où les embruns vous fouettent le sang, où l'on est aux premières loges pour aviser une nouvelle terre ? Pour moi pas de doute, et le phare d'Eckmühl qui veille sur la baie de la Joie conforte ma pensée, lui et moi nous regardons devant, vers le large.

À la pointe de la presqu'île bretonne, le Pays bigouden contient les prémisses des caractères îliens des Sénans ou des Ouessantins. Il a plu d'emblée au migrant que j'étais, venu de l'autre bout du monde. Assis sur la minuscule plage

de la Joie en face de l'île Kruguen, un endroit où je vous emmènerai souvent, je réfléchis : chaque lieu sur notre planète influe sur ses habitants, le mot psychogéographie¹ me vient à l'esprit, il me faudra en reparler.

Un mot sur le titre.

L'étranger du titre est à la fois étranger et navigateur de l'éstran, cet espace étrange et dynamique entre terre et mer, cet endroit formidablement résilient que j'ai la chance de parcourir autant que je veux.

De là on peut extrapoler à tout ce qui est entre-deux : limites, frontières, relations, cultures, lisières, écotones, la liste est longue. J'ai vite franchi le seuil de ces mondes extraordinaires, ni de l'un ni de l'autre mais riches des deux, et qui reflètent assez bien ma propre vie, ce qui expliquerait mon attirance pour le lien, le flou et l'imprévu.

Les habitants de ces lieux n'ont pas leur pareil pour s'adapter. Que feriez-vous si, habitués à l'air et au soleil, vous étiez engloutis deux fois par jour ? puis grillés ou gelés, fracassés par la tempête ou balayés par le vent ? Peu d'endroits de la planète sont aussi stressants et en même temps aussi riches d'échanges.

¹ Reconnaissance de paternité : fier de ce joli mot que je pensais avoir inventé en écrivant un poème il y a trente ans, je viens de m'apercevoir qu'il a été créé en 1955 par le Français Guy Debord.

Atterrissage



Ma place en Pays bigouden

Si j'avais été un mouton dans un troupeau, je n'aurais jamais aimé être au centre, à l'herbe trop piétinée je préfère l'herbe fraîche et juteuse là où l'on ne baigne plus dans le remugle des autres. Et tant pis si le loup s'y cache, le bois au bout du pré est plus agréable qu'une forêt de pattes entoussées.

Voilà la sensation que j'ai eue en déménageant du centre de la Bretagne vers le Pays bigouden, là où le phare d'Eckmühl signale que vous êtes arrivé. Ça me va bien. Mon paysage est l'horizon marin, je respire, j'imagine, qu'y a-t-il au-delà ? Immédiatement je me sens chez moi, j'ai ma place dans ce milieu d'une grande simplicité, où l'on se tutoie sans se connaître, où perdure la mémoire des temps noirs qui aiguillonne la solidarité, les rochers de la grève en sont les monuments muets.

Ce pays terminus, on ne le traverse pas, on y arrive, on se pose ou on s'en va. Je m'y suis posé. Pas besoin d'y naître pour se sentir renaître, je suis dans ma seconde vie.

Ce pays est vieux, très vieux. En remontant l'échelle du temps de quelques centaines de millions d'années, là où je suis assis, sur mon rocher au ras de l'eau, s'élevait une montagne de plusieurs milliers de mètres, la Chaîne hercynienne. Les légendes ont raison : les montagnes voyagent et

je pense aux amis inconnus qui vivent dans les Appalaches américains, sur les mêmes roches qu'ici. Pensée merveilleuse qui conduit mon regard vers l'île Nonna, radeau-cailloù échoué sur l'ancienne montagne à la chevelure d'algues. Saint Nonna, patron de l'église de Penmarc'h, serait venu d'Irlande sur cette nef miraculeuse afin d'évangéliser les sauvages bretons. Un bateau en pierre, il fallait oser...

Kruguen

Rebutés par le varech glissant et les cailloux instables prêts à vous tordre la cheville, peu de gens s'aventurent sur cette île minuscule qui ne se laisse aborder qu'à marée basse.

On n'y croise guère qu'un pêcheur à la ligne, quelques marcheurs aguerris, ou une bande de jeunes venus y boire leurs canettes de Heiniken et de Red Bull tout en fumant un joint hors d'atteinte de la maréchaussée.

Autrefois on y chassait le lapin, m'a-t-on dit, mais il a disparu depuis longtemps. Une mini-plage abrite des goélands marins et argentés, des aigrettes et des cormorans qui semblent se rassembler ici dans le simple but d'échanger les derniers ornithopotins. Comme ils nous ressemblent !

Kruguen veille à l'entrée du port de Saint Guénolé. La passe est étroite, zigzagante et dangereuse. Un brisant peut vite dresser le sardinier sur les rochers à fleur d'eau, aux aguets comme la murène dans son trou prête à happer l'imprudent. Et pourtant, cet îlot enchanteur au relief tourmenté par le sel est ma forteresse, mon château-fort, mon réconfort... de toute évidence un lieu propice à la poésie.

À l'abri du noroît, le dos bien calé contre le lichen jaune vif qui égaie et adoucit la rugosité du granite, je me laisse aller. Quand on est vieux, on s'assoupit n'importe où, et d'autant plus facilement lorsque l'environnement s'y prête, alors face

aux derniers rayons du soleil, je ne résiste pas longtemps... Me voilà propulsé trois cents millions d'années en arrière, il fait glacial, j'ai du mal à respirer. Pourquoi cette neige et cette forêt de pics menaçants aux alentours? pourquoi la mer a-t-elle disparu? pourquoi le ciel est-il si sombre et le vent si hurleur? Je tarde à réaliser que je suis perché à six mille mètres sur un sommet de la Chaîne hercynienne dont je parlais, rasée de nos jours par l'érosion et son compère le temps.

Perturbé par ce quasi-cauchemar dû aux récits passionnants d'un ami géologue, je décide de l'effacer, j'ai toujours pu bifurquer à volonté dans mes rêves. Ce passé ne me convient pas? alors allons vers le futur, mais pas bien loin, mon cœur bat encore trop vite.

Situation inverse, me voilà le cul mouillé. En face, vers le sud, les phares pataugent dans l'eau et la mer entre librement dans l'ancien marais de la Joie, le clocher écroulé de la chapelle est fouetté par les brisants. À l'est, ma maison n'a plus d'étage, elle repose sur les piliers de béton du rez-de-chaussée et gît esseulée entre des ruines englouties, colonisées par les algues où s'affaire le peuple marin. Au nord-ouest, le port est noyé, un comble, mais le rocher de Saint Gué résiste aux coups de boutoir de la houle. J'ai très chaud et l'orage gronde sur l'horizon. Suis-je seul sur mon caillou? La violence de ce sentiment me réveille d'un coup. Quel rêve idiot, pensé-je.

Mes yeux flottent sur la ligne d'horizon, rebondissent au sud sur le phare insolent, s'attardent sur l'ancienne tour à feu et ses histoires de naufrages, rebroussement chemin, jouent

à saute-mouton par-dessus l'île Nonna, la balise solitaire du Menhir et le miroir de l'eau sous le soleil de fin d'après-midi, se bloquent sur un chalutier bouchonnant dans la forte houle d'équinoxe automnale. Va-t-il s'engager dans le chenal tortueux malgré la marée encore basse ? Il ose et capte toute mon attention.

Le bateau se faufile maintenant à quelques mètres de moi par la passe étroite creusée dans la roche. Un homme sur le pont me rend mon salut tout en continuant d'empiler des caisses en plastique débordant de poissons. La pêche a été bonne et je m'en réjouis pour lui.



Le chemin

Le nez dans une touffe d'ail sauvage, je réfléchis. Il disait quoi Lao Tseu au sujet du chemin ? Ah oui, que parfois on trébuche. Mon gros orteil me fait mal, je ne lui en veux pas, les langues ne protègent en rien les doigts de pied mais je ne peux me défaire de cette habitude tropicale, pour que ma tête soit libre, mes pieds doivent l'être aussi.

Étalé sur le sentier, je n'ai pas envie de me relever. L'un de mes genoux a encaissé le choc, il saigne sans doute, on verra plus tard. Les graviers chauds de l'étroit sentier entre les herbes s'incrument dans ma peau, massage un peu rude que ce contact direct avec l'imprévu du chemin. C'est ce dernier qui me fait réfléchir en me rappelant que si parfois on trébuche, ce n'est jamais grave, juste un retour à la réalité et à l'humilité. Ce caillou, je ne l'avais pas vu et pourtant il était là.

Je comprends alors pourquoi je reviens fréquemment sur l'île Kruguen, mon île puisque j'habite en face. Toujours surprenante, toujours méconnue, elle calme à son échelle ma soif de découvertes que jamais je n'ai réussi à étancher au cours de ma vie.

Chemin et vie, l'un ne va pas sans l'autre. Jamais tracé comme le serait une route dont on sait déjà où elle va aller avant même qu'elle n'existe, mon chemin à moi s'est ouvert à coup de machette dans la forêt, a sauté par-dessus les tor-

rents et zigzagué au gré des obstacles, mots à prendre au propre comme au figuré. Je le regarde du haut de mes trois quarts de siècle et je le trouve beau. Il est ce qu'il est, jamais je ne l'aurais imaginé ainsi, mais il est mien, simple fil identique à ceux de la toile d'araignée (ou du métier à tisser si vous êtes arachnophobes). En croisant mille fois les fils des autres auxquels il s'est parfois uni, qu'il a parfois évités, mon chemin a sa place dans les mailles de la vie.

L'odeur de l'ail sature mes narines, je relève la tête, mon corps endolori s'étire. Je jurerais que le caillou ne m'a pas fait tomber par hasard...

L'oie sauvage

Dans une autre vie, je fus une oie sauvage, de celles qui traversaient le ciel et se perdaient au-delà de l'horizon, et moi gamin qui étirais le cou pour les accompagner le plus longtemps possible. Voler dans leur sillage, un rêve inscrit dans mes gènes, j'en étais persuadé. Ce désir d'évasion grandit en moi tout au long de mon adolescence, d'autant plus que j'en passais une bonne partie derrière les grilles d'un internat catholique. Partir, la seule solution possible. Je me dé-paysai vers d'autres ciels et d'autres couleurs. Commença alors pour moi ma vraie initiation à la vie, celle qui me donna ma place dans le monde. Pour le savoir, il me fallut le marcher, ce monde, l'écouter, le humer, le goûter. Alors se tissèrent des liens, exactement comme le font les neurones, un neurone isolé n'est rien, la véritable liberté se construit par des connexions.

Lorsque, jeune vieux, je migrai quarante ans plus tard vers ma contrée originelle, il me fallut repartir à zéro, je veux parler de ma vie matérielle, car les connexions, elles, s'affaiblissent peut-être mais ne se désagrègent pas et s'enrichissent sans cesse, là est la beauté de la vieillesse.

Assis sur le parapet de la digue de la Joie (diguédiguédon...), j'observe les oies sauvages, des bernaches cravant dont la simple présence a déclenché mes réminiscences. Elles ca-

cardent, inquiètes des dangers du voyage ou joyeuses du départ imminent, je ne sais, ma connaissance de la langue des oiseaux est limitée. Qu'importe, mon esprit s'envole avec elles, et je les remercie car elle emportent mon désir d'inconnu.

Les sources bigoudènes

Plaidoyer pour un retour aux sources.

Se ressourcer, revenir... revenir à quoi? À l'essentiel? à la source? en arrière? en enfance? vers les causes?

Ici je choisis la source ou, plus joliment, la *fuenta* de l'espagnol, à la fois source et contenant. Image de l'eau, donc de la vie, du jaillissement, de la raison d'être des choses ou des événements à venir.

Fil ininterrompu entre l'origine et le présent, la source est le pourquoi et le comment du delta qui nous entoure et dans lequel nous pataugeons. Dit plus prosaïquement, ceci (la source) explique cela (le présent). Si je veux comprendre pourquoi je suis posé sur mon bout de rocher à Saint Guénolé, l'horizon marin et la sympathique simplicité des gens ne suffisent pas. En examinant mon passé, un mot revient sans cesse : liberté.

Liberté de mon enfance à l'aise dans la ferme de mes grand-parents maternels et la débrouillardise de cette époque d'après-guerre.

Liberté acquise par rébellion contre les idées qu'on voulait m'inculquer dans un internat.

Liberté et indépendance de mon métier-oiseau, jamais de salaire, jamais de patron non plus, par choix.

Liberté de l'amour, non calculé, toujours sincère, défait et refait au fil du temps.

Liberté d'opinion, indépendance des idées miennes, sans chercher à les imposer.

Liberté de la curiosité, des chemins qui s'ouvrent et que certains appellent le hasard. Jamais je n'ai hésité.

Liberté de l'émerveillement, doudou de mon enfance, où que je sois, quoi que je fasse.

Moi l'Angevin, moi le migrant d'Amérique du Sud, je suis arrivé en Pays bigouden parce que je cherchais à me loger quelque part en Bretagne et qu'un ami d'un ami y avait une maison libre pendant l'hiver. Par hasard donc, me direz-vous. Oui mais un hasard formé de toutes ces causes que j'ai énumérées et qui auraient tout aussi bien pu m'envoyer à l'autre bout du monde. Mais voilà, c'est ici que je me suis posé.

Bien au-delà de sa réalité physique, un lieu est un ressenti, le mien passe par la liste évoquée plus haut, mes sources.

Lieu et lien

Lieu, pas le poisson mais l'endroit. Un mot anodin ? sans intérêt ? Pourtant j'y attache beaucoup d'importance, il suffit d'en culbuter le u final pour le savoir : le lien est né.

Mon environnement et moi sommes écologiquement imbriqués, l'écologie – un autre mot bien mal compris – englobe tout. Un lieu va influencer mon monde physique, social, économique, philosophique, ça y est, j'ai dit le grand mot qui fait peur et tout aussi incompris que son collègue ci-dessus alors que nous l'utilisons tous les jours : la philosophie est tout simplement notre vision du monde.

Dans l'hémisphère sud où je passais ma première vie, tous se tournent vers le haut, vers le nord autoproclamé *développé*, et se pensent inconsciemment en position inférieure. Au Chili, on regarde le reste de la planète avec les œillères d'un angle de quelques degrés. En Australie, si désespérément loin de toute terre, si *au-dessous*, ses habitants ont imprimé une carte *upside down* où le sud est au nord. Puissante la psychogéographie...

Je reviens à mes moutons, ceux des brisants autour du phare d'Eckmühl. Là je ne suis plus au-dessous mais au bout du bout. Si je pense aux terriens, je dois me tourner vers l'est, car à l'ouest, mon gars, faut nager longtemps avant de retrouver la terre ferme. Une presqu'île, voilà la Bretagne et

ses pointes fichées dans le ventre de l'océan : pointes de Saint Mathieu et du Raz, hallebarde de Crozon – une presqu'île dans une presqu'île –, Cap Caval, la tête de cheval du Pays bigouden.

On dit des îliens qu'ils développent un caractère propre à leur île, il en est de même, me semble-t-il, pour les presqu'îliens, et me voilà dans un monde quelque peu hérisson, c'est gentil un hérisson, utile dans le jardin mais prompt à se refermer si on l'ennuie. En suis-je un ? J'aurais pu revenir vers la douceur angevine de mon enfance, alors pourquoi m'incruster ici, bernique sur son rocher battu par la marée ?

Mon chat bigouden

Recueilli par une association locale dévouée aux félins sauvages des ports, le chat est couché sur mon bureau, de ceux utilisé par des générations d'écoliers, et récupéré dans un vide-grenier de l'école communale. Leur point commun ? Les deux sont bigoudens, l'intrus dans cette histoire, c'est moi.

Le chat possède neuf vies dit-on. Moi j'en suis à la deuxième et peut-être à la troisième. Troisième âge serait égal à troisième vie ? Je ne sais pas, mais pour moi cela semble le cas.

Me voilà posé sur mon rocher du bout du monde, comme je l'ai déjà dit. Je ne plaisante qu'à moitié. Mes vies sont différentes mais pas séparées, mon sac à dos est bourré d'images de mon enfance et de ma vie sud-américaine, pas des archives mais des liens permanents qui alimentent mes pas dans cette nouvelle vie.

Alors pourquoi ce lieu ? J'ai toujours aimé manier les cartes, celles de la géographie, dans mon ancien métier de pilote bien sûr, mais aussi dès mon enfance pour explorer le monde. Quelle idée d'aller se nicher au bout du bout ? Éloignement, retranchement ? ouverture, horizon ? Une fuite certaine quoique illusoire du monde de la consommation, mais aussi un horizon indispensable pour ma santé mentale. Il est ma liberté, ma bouffée d'air frais. Toujours présent, je

n'ai qu'à ouvrir la fenêtre pour discerner sa ligne bordant l'océan.

Mon chat, qui suivait avec intérêt mes doigts pianotant sur le clavier, saute sur mes genoux pour s'y lover. Assez joué, semble-t-il dire à ce drôle de cerf-volant papillonnant dans le vent des idées.

Yesterday

Yesterday... la chanson des Scarabées, pardon, des Beatles, me tourne dans la tête. J'aime cette mélodie. À l'époque, je ne comprenais pas un mot des paroles et n'appréciais que moyennement la marée montante de la musique yé-yé. Il faut dire qu'après Georges Guétary et Tino Rossi qu'adorait ma mère, ce fut un sacré choc culturel, une sorte de passage en force. Quant à mon père qui n'écoutait que de l'orgue ou les chants grégoriens des moines de Solesmes, il resta toute sa vie réfractaire à ce qu'il appelait *du bruit*.

Yesterday 1970, je quittai les rivages européens pour plonger dans les eaux d'un nouveau continent.

Nouvelle culture, nouvelle langue, nouvelles faune et flore, où ai-je jeté l'ancre ? Les amarres du quai de ma naissance se distendent, certaines se rompent, d'autres résistent. Je suis écartelé. Situation inconfortable comme tout changement qui bouscule les habitudes, les traditions, la relation au monde. Celui-ci est bien plus vaste que je ne l'imaginai et ma soif de découvertes ne s'éteindra plus jamais.

Je me souviens... Nous avons fait la fête hier soir, raisonnablement car je ne bois pas. Debout avec les dernières larmes de la nuit, je traverse la ville déjà bien animée aux premières lueurs de l'aube tropicale, et j'en savoure la courte fraîcheur

en filant vers l'aéroport. L'avion attend sagement dans le hangar, je l'inspecte scrupuleusement, les passagers arrivent et s'installent. C'est parti!

La magie opère au décollage, lorsque je me détache d'un monde solide en deux dimensions vers un espace fluide où je glisse, je flotte, oublieux de mes passagers. Abstinent d'alcool hier, je m'enivre aujourd'hui de liberté, et je vole en courbes paresseuses entre les tours des cumulus. Majesté, espace, silence, lumière...

Marins et bédouins – ces navigateurs des dunes – connaissent sans doute les mêmes sensations, eux aussi sont tiraillés entre deux mondes. Une fois au port, à l'aéroport ou au caravansérail, nous sommes reliés par l'envie de repartir et, quelque part, se retrouver.

C'était hier, yesterday, les souvenirs m'ont rattrapé... Assis sur mon caillou préféré de l'estran, les images défilent dans ma tête, sans regret ni nostalgie. Devant moi l'océan, sa puissance et ses promesses.

L'étranger

Étant mécanicien comme son père et ses frères, mon père possédait une automobile avant même de se marier, une Simca 5 bientôt remplacée par une Peugeot 202 puis une Traction Avant Citroën. Voiture du père plus curiosité de la mère... vacances en perspective !

J'ai donc connu les plages vendéennes vers mes deux ou trois ans. Depuis le camping – à l'époque une toile de tente posée dans un champ avec un robinet et des latrines – je me souviens descendre les dunes en longues glissades sur les fesses. Ma mère étalait une serviette sur le sable fin et nous partions patauger dans les vaguelettes qui mouraient d'un soupir léger sous le soleil, tandis que mon père veillait et prenait des photos avec son 6 x 9 Kodak à soufflet. Comment ne pas se souvenir de ces moments merveilleux ? Un jeune couple qui s'adore, un seul enfant pour l'instant, moi, choyé, baigné d'amour en continu, entouré mais pas étouffé. Et je respirais l'immensité de la plage, l'horizon énigmatique sous la coupole du ciel. Qu'y-a-t-il au-delà ? où va le soleil une fois couché ? Les germes de la liberté naissaient en moi naturellement.

Vers mes sept ans, la famille agrandie de trois rejetons, mon père remorquait la petite caravane empruntée au voisin et la posait sous les pins en bord de plage. L'attention relâchée des parents me permettait d'aller seul pêcher des crevettes

grises et j'étais très fier de rapporter le dîner dans mon haveneau. Je croisai ainsi un petit groupe d'enfants parisiens accroupis en rond. Ils riaient pendant que l'un d'eux arrachait une à une les pattes d'un crabe vivant. Écœuré, je connus là mon premier sentiment de dégoût envers l'ignorance et la cruauté.

Puis à quatorze ans, un oncle m'emmena là où j'avais rencontré la mer pour la première fois. Je ne reconnaissais rien et cherchais en vain les dunes de mes glissades. Grande fut ma désillusion en m'apercevant qu'elles n'étaient que le talus entre le chemin et la plage, les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être. L'adolescent que j'étais avait alors en main les outils qui allaient forger sa vie.

Souvenirs magiques, pleins de bonheur, qui remontent tandis que mon vieux corps arpente l'estran de la plage de Tronoen, tout comme il a marché dans celui de la vie, ce lieu lisière entre ancre terrestre et liberté marine, lieu de découverte permanente ouvert à tous les choix.

L'estran, ce mot que je ne connaissais pas avant de venir en Pays bigouden. Je l'aime car il reflète davantage ma réalité que cette appellation non contrôlée de biculturel. Je suis un *estranger* entre terre et mer, entre ma terre d'origine et celle où j'ai vécu, un jour de l'une, un jour de l'autre, ni de l'une ni de l'autre et pourtant des deux. L'estran est mon ami, mon indépendance, ma liberté. J'y tiens.

Lorsque viendra l'heure, irai-je vers la terre de mes origines ou vers l'horizon marin ?

Rencontres

Le banc de la plage de la Joie

Deux hommes sur un banc.

— La terre, l'océan... quel est leur lien?

— Ils sont synchronisés.

— Saint Chronizé priez pour nous... je rigole ! Tu veux dire la terre, l'eau et le temps?

— Et l'air, ou l'espace si tu veux, qui permet de figer le tout.

— Figer? Rien n'est figé, tout est mouvement, comme l'océan devant ton nez.

— D'accord, mais tout est lié malgré tout. Toi et moi nous interagissons par le dialogue. L'océan fait de même avec la terre par la météo, les rivages sans cesse changeants, l'eau de pluie qui y retourne en irriguant la vie au passage... Quant au temps et à l'espace, Einstein nous a démontré qu'ils ne sont qu'un. Bref, j'ai beau me creuser la tête, pas un élément si petit ou si grand soit-il ne semble y échapper, est-ce l'une des lois de la nature?

— Sans doute, un peu comme les mots. Ce n'est que mis ensemble qu'ils nous permettent de dialoguer et de se faire comprendre, il y a donc une liaison entre tous les éléments qui nous entourent, la solitude n'existe pas.

Les deux hommes venus s'asseoir sur mon banc face à la mer se sont levés et ont continué leur promenade vers la

chapelle de la Joie. Des enseignants ? des scientifiques ? Je ne m'attendais pas à ce genre de dialogue, d'habitude les touristes discutent restaurants, bons plans, coutumes bizarres des locaux et autres platitudes, histoire de meubler leur silence intérieur.

Les mots de ces deux-là tournent dans ma tête et renforcent mes propres observations, que ce soit ici face au soleil breton ou dans ma première vie. En Patagonie, les nuages lenticulaires flottant immobiles dans les vents rageurs des Andes m'avaient immédiatement relié aux esprits des Indiens aujourd'hui disparus, chassés – littéralement, j'ai vu des photos – par l'armée ou les chasseurs de primes afin de *nettoyer* le terrain pour les colons à venir, des Blancs évidemment. Image atroce qui m'avait mené à comparer les nuages à des âmes, les Indiens sont toujours là. Et mon esprit s'était alors apaisé, persuadé que les gagnants n'étaient pas forcément ceux qui en étaient convaincus.

Et voilà que je relie ce tableau d'une vie antérieure à mes deux touristes, inconscients de m'avoir télé-transporté à l'autre bout de la planète le temps d'une pensée... Les bancs de bord de mer regorgent de surprises.

La Bigoudène

Avez-vous vu une sardine fraîche avec ses reflets bleus entretissés de vert, changeants sous la lumière? Des reflets de tempêtes lointaines, qui en disent long dans le regard de la femme assise sur un banc face au large, en écho à ses pensées du moment. Navigue-t-elle dans un passé tumultueux, mer de souvenirs amers? ou peut-être pas tant que cela, après tout les tempêtes sont plutôt rares dans la météo de la vie.

Elle plisse les yeux sous le soleil, rides parmi les rides qui tapissent son front et ses larges pommettes. Un joli mot que celui-ci, rappel des pommes du pays, fraîches et juteuses dans leur jeunesse, flétries mais encore fermes dans leur vieillesse. Les étrangers se moquaient autrefois des traits soi-disant mongols qu'elles donnaient aux visages bigoudens. Bêtise et brutalité de l'ignorance.

Ses lèvres fines comme une ligne d'horizon, loin d'être sévères, invitent vers l'au-delà, là où le soleil se couche, là où disparaissent les hommes à la poursuite du poisson, prémisses de longs jours de solitude et d'incertitude, reviendront-ils? Fuse un léger soupir. La poitrine s'est à peine soulevée pour le provoquer. Elle la cache sous des vêtements noirs comme si elle avait honte de ses seins généreux et maintenant affaissés par l'âge et la gravité, mais qui ont permis à ses enfants accrochés à ces îlots de sécurité et de

stabilité, de se nourrir et de s'ancrer dans le monde.

Ses mains robustes, abîmées probablement par le tri du poisson ou l'arrachage du goémon, gisent sur son giron. Le temps, l'eau et le froid ont gonflé les jointures des doigts recroquevillés, prêts malgré tout à s'animer pour raconter leurs histoires, préférant le souvenir des étreintes et des caresses à celui du travail pénible ou des prières angoissées dues au retard d'un bateau. Mais pour l'instant ils reposent dans la quiétude de la chair qui l'entoure, celle qui a joui et donné la vie, qui a pris de l'embonpoint, calée entre des hanches usées responsables de ce dandinement palmipédique si fréquent chez les vieilles personnes du pays, un trait génétique dit-on.

Pour achever de brosser le portrait de cette femme ordinaire, des jambes courtes, légèrement arquées, de celles qui s'arc-boutent sur le vélo, face à la tempête ou à l'homme ivre qui ne veut pas sortir du bistrot.

Une esquisse dessinée dans ma tête en quelques secondes, et qui me donne envie de m'asseoir à ses côtés.

— Tu as vu, la houle d'hier a encore mangé un bout du remblai de la Joie, dit-elle d'emblée, un jour la chapelle va y passer, c'est sûr, et où c'est qu'on fera alors le pardon ?

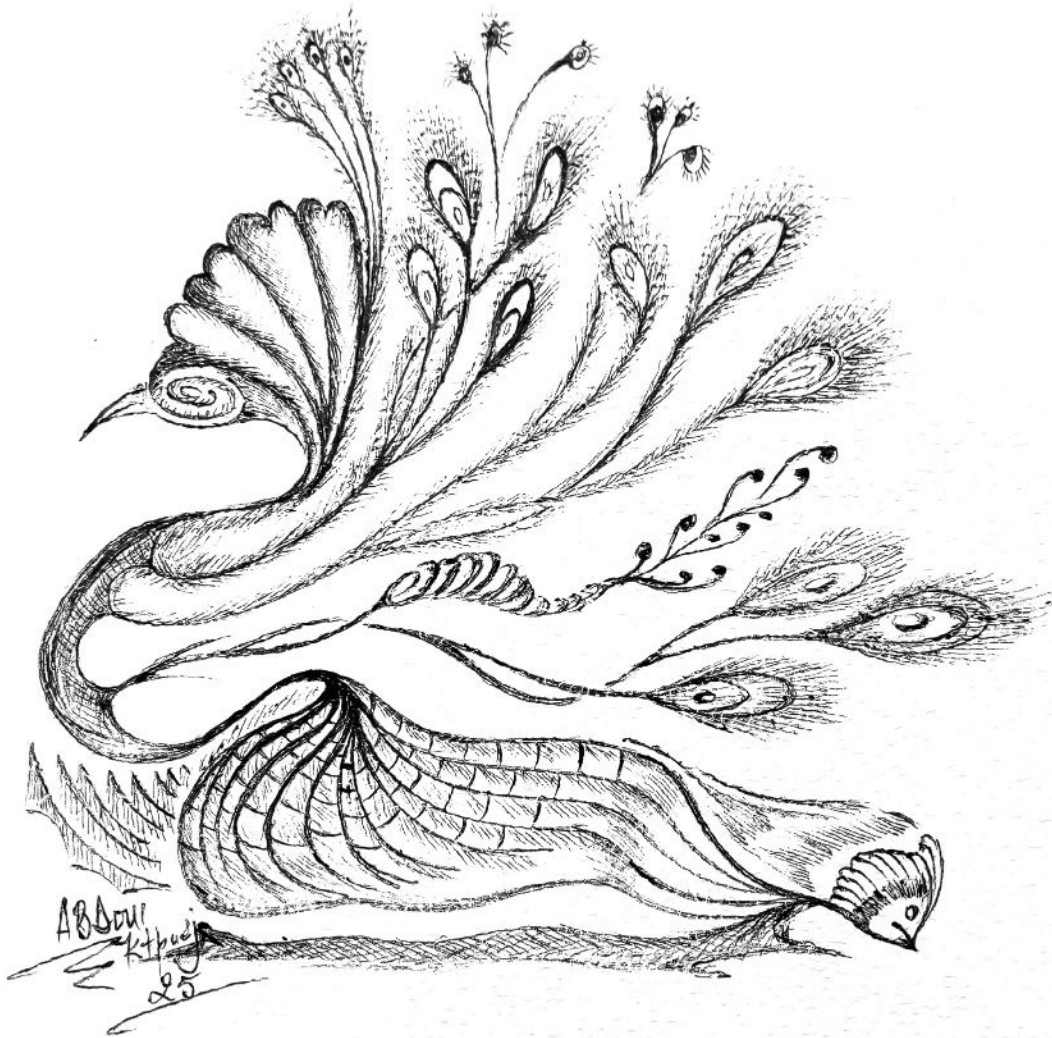
Je reconnais là une des caractéristique du pays. Pas de salut, on s'aborde directement, comme le font aussi les Jivaros entourés de leur océan végétal à l'autre bout de la planète. Coïncidence ou propre des gens en accord avec leur environnement ? J'entre dans le jeu.

Nous avons papoté un bon quart d'heure, de tout et de rien comme on dit, mais qui alimente la relation avec l'autre, aussi indispensable que le casse-croûte, qui remet les pen-

dules à l'heure en nous rappelant qu'aucune vie n'est moins qu'une autre, et que si les expériences sont différentes, notre temps est égal et nous conduit au même destin.

Elle se lève avec difficulté et repart en chaloupant comme je l'avais pressenti.

Moi je reste assis et regarde d'un air béat les mouettes rieuses arrivées récemment, surfant sur la vague du vent par-dessus le remblai. Sans cesse ravaudé, il fait front aux marées comme les gens du pays face à celles de la vie.



La chapelle de la Joie

Franchir la porte basse est un saut hors du temps. Sous la voûte de bois en coque inversée, à l'odeur de cale humide et un peu moisie, j'entre dans un antre ou un ventre qui m'offrent à la fois protection et sensation d'étouffement, dualité de Janus aux deux visages que je retrouve partout où mon regard se pose.

Asseyez-vous, écoutez et taisez-vous... me disent les bancs alignés en rangs d'oignons. Cette rigidité me révulse et je les fais disparaître mentalement pour retrouver l'espace vide mais libre du XVe siècle. Une question reste en suspens : quelle époque les a placés là ?

Les vitraux diffusent quelques rayons colorés et ajoutent un peu de gaieté à l'atmosphère austère, dépouillée et quelque peu oppressante, après tout cette chapelle est supposée être celle de la joie ! Mon impression initiale me poursuit, et ces verres enchâssés de plomb me semblent autant empêcher le regard vers l'extérieur que filtrer les humeurs des astres.

Un rai de lumière dévié vers le haut rehausse brièvement les traits incongrus d'un dragon. Un dragon ? Gueule ouverte et crocs blancs, il engoule la poutre de travée de la nef, face à son jumeau qui fait de même à l'opposé. La poutre, support essentiel du toit se ferait dévorer par ces montres ? ou serait-elle l'image de la lance de saint Michel terrassant le dragon, donc le diable, donc Lucifer ou lucifère, celui qui

génère la lumière. Janus pointe sa double face : paganisme ou chrétienté ? Mon athéisme né d'une enfance catholique a de la sympathie pour lui.

Entre un vitrail et l'un des engoulants, une sirène se penche au-dessus du vide, comme elle le faisait autrefois en scrutant l'horizon depuis, paraît-il, la proue d'un navire. De la main droite, elle peigne langoureusement sa longue chevelure, de l'autre elle presse un petit miroir sous ses seins dénudés. Immédiatement je pense à la Vierge couchée du calvaire de Tronoen, dévêtue elle aussi, les anciens n'avaient pas notre fausse pudibonderie. Les marins, pensant à leurs mères ou leurs amoureuses, devaient puiser réconfort en admirant la petite sirène bravant l'écume, une femme à la proue qui leur disait courage, suivez-moi !

Moi je la vois comme la petite sœur de la Liberté de Delacroix.

Le drakkar

Sculpté dans la masse du tronc, le dragon, babines retroussées, yeux tristes et oreilles couchées en arrière, a l'air plus effrayé qu'effrayant. En a-t-il assez de régurgiter cette poutre octogonale qui s'enfonce dans la gorge de son frère sur la paroi en face de lui ? Cinq poutres, dix dragons, pourquoi ? Le symbole, s'il y en a un, m'échappe, alors j'imagine. Un simple effet décoratif ? Étaient-ils autrefois colorés comme ceux de la chapelle de Tréminou, œil rouge, tête verte et crocs blancs ? Un souvenir ancien des Vikings qui ont croisé au long de la côte pour aller piller villes et villages vers le sud ? Six siècles avant la construction de cette chapelle, leur mémoire aurait perduré par les gwerziou¹, ces ancêtres chantés et récités du journal favori des Finistériens, le Télégramme ? Plus je les regarde, moins ils me parlent, et ce côté énigmatique les rend attrayants. Ils sont beaux.

J'imagine encore. Et l'un d'eux raconte. Ils étaient des Vikings, oui, de ceux assez braves pour affronter les roches traîtresses de la pointe de Penmarc'h. Coincés par la tempête entre la côte et les Étocs sans un seul endroit pour s'abriter, éparpillés par une lame, les hommes désespérés s'agrippaient aux rames, le drakkar blessé fut drossé par les courants marins là où maintenant se dresse la chapelle, épave écartelée et jonchée de corps grimaçant dans la mort,

1 Gwerz, pluriel gwerziou : longues plaintes bretonnes témoignant de faits souvent tristes.

comme le dragon de la proue enfoncé près d'eux dans le sable. Un seul survécut.

Le malheureux exilé fonda famille et conta sa gwerz à ses enfants qui la contèrent à leurs enfants, qui la contèrent à leurs petits-enfants. Lorsque Kérity fit fortune au XV^e siècle, l'un de ses descendants se souvint de la tête de proue du drakkar conservée précieusement dans la famille, et manda que l'on bâtisse une chapelle là même où navire et hommes avaient échoué. Dix corps, chantait la gwerz, avaient été retrouvés. Le charpentier à l'oreille fine avait souri, il tenait son motif pour sculpter les engoulants des poutres.

Je m'étais assoupi sur le banc, chose qui m'arrive de plus en plus souvent. Un joli conte, pensé-je, triste mais joli...

La chapelle de la Joie, suite

Après ce bain culturel, j'ai envie d'un bain plouf. J'aime l'eau autant que l'air. Là où un terrien n'y verrait qu'inconsistance et inconstance, leur fluidité en trois dimensions m'apporte une liberté sans entraves messagère de tous les possibles.

Ici, sur la pointe bigoudène, je suis servi. L'horizon dégagé est un clin d'œil permanent à mon ancien métier, lorsque je naviguais entre les nuages. Mais c'est Yacumama, la mère et gardienne des eaux, représentée par un serpent géant dans les légendes amazoniennes, qui arrive jusque sur nos rivages. Née dans un océan vert, elle a enfanté d'un enfant mille fois plus puissant encore, l'Atlantique est son fils. Redouté et porteur de vie comme de mort, il relie et isole, caresse et fracasse, nourrit et désole. Furie ou miroir sous le soleil, toujours majestueux, insaisissable par nature, il impose le respect. Pour lui nous ne valons pas plus qu'une otarie, et nos offrandes indécentes de plastiques, carburants et autres cochonneries disparaîtront avec nous. Je m'imagine nager dans un remous gigantesque de détritrus quand soudain une énorme gueule surgit et me happe...

Tout à mes élucubrations, j'arrive à la pointe des roches en face de la chapelle. La plage de la Joie est petite, encombrée d'algues et de granite aussi rugueux que langue de belle-mère. Si les touristes préfèrent nettement les plages de Porz

Karn ou du Ster, la Joie est ma plage, et je n'hésite pas, comme aujourd'hui, à m'éloigner le plus possible du rivage car j'aime me baigner nu. Retour aux origines marines ou maternelles? liberté totale? sentiment de fusion avec les éléments? allez savoir. L'air tiède contraste avec l'eau fraîche et claire comme d'habitude, et je me coule avec délice dans ce monde liquide et envoûtant.

La boulangerie

La rue qui monte vers l'esplanade du port n'est pas très pentue mais je m'arc-boute sur les pédales face au vent canalisé par les parois des maisons. Coincé comme un torrent dans une gorge, il augmente sa vitesse et semble prendre un malin plaisir à insinuer mille langues glacées par le col et les emmanchures de ma veste, ou le bas de mon pantalon.

Cinglante, une pluie fine me picote le visage, mes yeux pleurent, mon nez goutte et ma barbe est une éponge, moments inconfortables mais vivifiants malgré tout.

Dans le port envahi de gris, les taches de couleur des chalutiers et sardiniers dansent un slow au rythme du vent, encore lui. Je pose mon vélo qui ne craint plus la rouille depuis longtemps et passe la porte de la boulangerie...

Les sauts temporels existent. Après la chapelle de la Joie, en voici encore un, et je pose le pied dans un autre monde. L'odeur d'abord, qui traverse mes narines dilatées jusqu'aux tréfonds de mon cerveau, celle du pain chaud et de la mie amoureuse du croustillant qui l'entoure, celle qui vous renvoie à votre enfance, qui donne envie de vous lover dans le giron maternel, qui vous fait saliver en imaginant le couteau beurré caressant la tartine. Quelle fantastique métamorphose de ce grain apprivoisé, fauché, vanné, moulu, pétri, et maintenant sagement aligné sur les étagères de bois, quelle alliance magnifique entre le végétal et l'humain !

Bonjouuuur... me fait la vendeuse, qui répète ce mot mille fois par jour, le chante, l'étire comme le moelleux de ses pains. Je réponds une fois, deux fois, trois fois car la crêpière et l'ouvrier en train d'enfourner les pâtons se sont joints à la ritournelle. On m'accueille comme un revenant d'un long voyage hasardeux dans le froid d'une autre planète, celle au-delà de la porte.

— Je voudrais deux flûtes cornouaillaises s'il-vous-plaît.

— Un sac ?

— Non merci.

— Ça fait deux euros soixante.

Tintement de la monnaie engloutie par la machine.

— Bonne journéeeee !

— À vous aussi !

Dialogue bref mais indispensable qui procède de l'harmonie de ce lieu où l'on ne peut s'empêcher de se sentir bien.

Dans ce monde réduit et insignifiant de la boulangerie, il fait chaud aussi, non seulement parce que les fours sont visibles, là, devant nous, il fait chaud par le ton de ces bonjours sincères, par le regard honnête qui les accompagne, très loin de la politesse commerciale, et je pense que l'hiver a beau être rude chez nous, il a ses beautés cachées que les touristes estivaux ne connaîtront jamais. Un croissant d'hiver n'a pas le même goût qu'un croissant d'été qui, lui, n'a pu être imbibé de cette atmosphère si particulière de la boulangerie des mois noirs.

Les pains à l'abri dans mon sac à dos, je m'imagine en pleine science-fiction et traverse de nouveau le portail tem-

poirel pour enfourcher mon vélo et me fondre dans le gris, le froid, l'eau, l'odeur des algues et du poisson, le martèlement de la houle contre la digue. Peu me chaut, j'ai endossé mon scaphandre de chaleur et de chaleureux, et sur l'écran virtuel de ma visière se mêlent sourires et croûtes luisantes, couleurs et bonjours interminables. Je suis inatteignable. Le vent le sent, et cette fois il me pousse...



Le Secours pop

Le froid mord encore en cette fin d'hiver, et pourtant tous les bénévoles sont là, comme chaque jeudi et chaque samedi à Saint Guénolé, gros pulls ou doudounes sur le dos, mitaines pour les plus frileuses.

— Ce pantalon ?

— Deux euros, il ira bien avec toi.

Et je rentre à la maison avec un jean qui durera pour l'année à venir.

Le Secours populaire est devenu mon supermarché, le seul capable de me vêtir de la tête aux pieds pour moins de dix euros, qui me procure outils, casseroles, lunettes, literie, tapis, meubles, électroménager et j'en passe, qui m'alimente en lecture et me procure le plaisir de fouiner, pas pour la quête de la bonne affaire que recherche l'opportuniste, mais en attente d'une surprise. Joie de retrouver l'encyclopédie qui a bercé mon enfance en me faisant rêver, déjà, aux pays lointains, étonnement de lire sur la tranche d'un livre *Besavida*, mon premier roman que je rachète avec une certaine fierté pour un euro...

Le grand bâtiment moche et autrefois à usage marin, les effluves corsés des algues, les bruits du port tout proche, créent un tableau en parfaite harmonie avec le bric-à-brac, accumulé parfois en piles instables, entre lesquelles les gens se fauflent, se côtoient, se tutoient, sauf les touristes igno-

rants de ce milieu particulier né il y a un siècle plus tôt avec les grèves des femmes ouvrières des fritures, ces usines à mettre les sardines en boîte. Le mot communisme avait alors tout son sens premier, et la solidarité déjà grande entre les pêcheurs n'a jamais cessé jusqu'à présent. Penmarc'h peut bien s'enorgueillir de sa très riche vie associative.

Mais cette foule en ce jour de braderie, pourquoi est-elle venue? Il n'est pas difficile de reconnaître l'opportuniste dont j'ai parlé plus haut. Son œil professionnel survole, scanne, renifle, s'attarde sur un détail, est-ce authentique? non, pas cette fois.

Celui dans le besoin a un air plus anxieux, trouvera-t-il une veste à sa taille et à son goût pour remplacer celle qu'il a bêtement tachée la veille? Il sait qu'il ne peut se permettre d'en acheter une neuve en cette fin de mois aussi élastique que les précédentes, l'argent s'évapore aussi vite que le marais de la Joie aux premières chaleurs.

Puis apparaît la flâneuse, celle qui s'arrête au hasard et bavarde au moindre prétexte, une hanche la repousse pour se frayer passage, elle s'en réjouit, on est si seul chez soi...

Désinvolte, l'écolo anticonsumériste et recycleur traîne sa nombreuse progéniture, il sait ce qu'il veut, un moulin à café Peugeot aujourd'hui. La plus jeune de ses gamines lorgne sur un jouet en plastique, *laisse, je t'en ferai un en bois.*

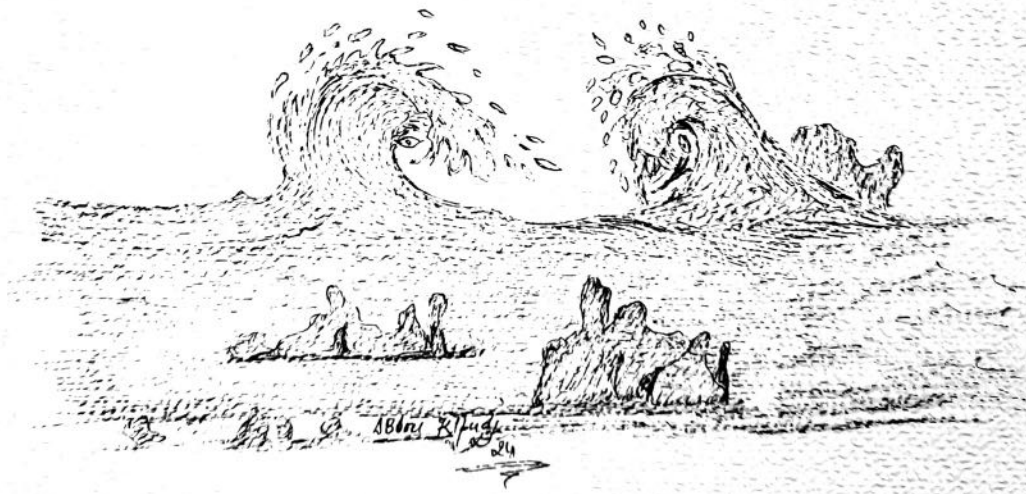
Torse nu sous un gilet de cuir à manche courte qui rehausse ses tatouages, anneau à l'oreille, celui que les gens appellent le hippie en détournant le regard, parle fort. Il discute Rimbaud et Apollinaire, laissant les badauds ébahis par ses longues tirades de vers.

Ancien pilote d'Air France ou bien militaire, un retraité

marche droit entre tous ses collègues banquiers, commerçants, truands, directrice d'école, coiffeuse... comment deviner la richesse de toutes ces vies disparates entre tant de rides et de cheveux gris ? La râpe de l'âge lisse tout et je m'y perds.

Sous le grand hangar, petit monde à l'image du grand, condensé d'expériences très diverses, la vie résiste à Saint Gué.

Heureux d'avoir échangé quelques mots avec les bénévoles ou les copains fouineurs, *mon* roman dans un sac avec le jean, je repars sous l'ombre bienveillante de la tour à glace aux tôles déglinguées et rouillées par les tempêtes, obélisque esseulé symbole d'une activité en baisse.



Le poulpe

Marée basse d'équinoxe, un coef de 110, le moment parfait pour aller à la pêche à pied. Pas grand monde sur la minuscule plage de la Joie, quelques gratteurs de palourdes, quelques chasseurs de crabes, des hommes et des femmes en bottes dans la vase, des familles de touristes qui épient les gestes des locaux et les imitent dans une ambiance bon enfant, détendue sous le soleil timide.

Moi je continue plus loin, mouillé jusqu'en haut des cuisses, scrutant l'eau claire pour trouver les bonnes algues, celles attachées au rocher au-dessus du plancher marin pour éviter les grains de sable. Ulves fragiles au vert presque fluo, chevelures brunes des haricots de mer, dulsés rouges, parmi les plus recherchées, laminaires épaisses comme des ceintures de cuir... j'ai le choix, et puis voici ma préférée, la longue et unique écharpe brun doré du kombu breton, toute bordée de froufrous ondulant dans le courant. Je la coupe toujours quelques centimètres au-dessus du pied, elle repoussera. La récolte est vite faite, mon sac est plein, pas besoin d'en prendre davantage. À la maison, je les laverai, les étendrai à sécher sur le fil à linge, peut-être ferai-je un pot ou deux de tartare d'algue en choisissant les plus belles. L'air calme, le soleil, l'eau fraîche, le silence des grands espaces, tout contribue au bien-être de mon corps qui apprécie. Je flâne et m'approche de deux hommes munis de longs

crochets métalliques, j'ai envie d'un brin de conversation. Ils s'étonnent de ma récolte, ramasser des algues n'est pas encore un geste fréquent par ici. Le goémon pour fumer les jardins d'accord, et aussi les bateaux arracheurs de laminaires avec leurs drôles de scoubidous, celle-là c'est pour l'industrie, mais les manger !

C'est le moment que choisit un poulpe pour sortir de sa cachette et s'accrocher à mon mollet. Quel bête affectueuse me dis-je, mais aussitôt cette pensée positive s'estompe face à l'image d'une de mes vieilles tantes affectée de tentaculite aiguë, et dont les embrassades effusives n'en finissaient plus malgré mes contorsions de gamin. Je secoue ma jambe instinctivement et le poulpe se pose sur le sable près de mon pied, sa corolle bien étalée dans toute sa magnificence.

Une contemplation de courte durée. L'homme à mon côté transperce la pauvre bête de sa tige d'acier, la soulève hors de l'eau et lui tranche la tête d'un coup de couteau, *le voilà enfin, on l'avait cherché tout à l'heure*. Misère ! nous ne naviguons pas dans le même monde.

La bernique

Quatre saisons... Il a de la chance, monsieur Vivaldi, d'être évoqué chaque fois que cette expression nous effleure. Entre les extrêmes du chaud et du froid, du feu et de la glace, s'étalent deux saisons tempérées, terrain de jeu du soleil jouant à cache-cache avec les nuages fuyant sous le vent. La pluie s'invite à la fête. Giboulées vigoureuses pour l'une, pleurs câlins ou tempétueux devant le déshabillage flamboyant de la nature pour l'autre. La grande machine de la météo brasse ses ingrédients, la recette est la même, seuls les menus diffèrent. Printemps pour la re-naissance, automne pour un long sommeil parfois fatal. J'aime les deux mais, vu mon âge, j'ai tendance à préférer ce dernier, la nature est très théâtrale et sait s'effacer avec panache, j'aimerais en faire autant.

Et la bernique du titre dans tout ça ? me direz-vous. Elle est là, j'y arrive, ou plutôt je la subis sous mes fesses, ayant eu la mauvaise idée de m'asseoir sur un rocher-hérisson pour contempler le coucher du soleil. J'appelle ainsi les colonies de ces charmantes coquilles en chapeau vietnamien dont leur reine, la plus grosse, titille justement ma prothèse de hanche. Que penserait-elle de mes divagations ? Comment réagit-elle face aux éléments ? Coriace, peu goûteuse, naturellement humble par sa forme dépouillée et son teint terne, elle est si omniprésente sur les roches de l'estran qu'elle en

devient invisible. Personne n'y prête attention à part, peut-être, un poulpe affamé ou un vieux pêcheur remémorant la misère de son enfance lorsque, envoyé par sa mère, il s'efforçait de détacher la bête récalcitrante avec un vieux couteau cassé.

Sa ténacité me plaît, son indépendance aussi, rien n'a de prise sur elle, ni la vague, ni le vent, ni la pluie, ni le soleil quand la marée l'expose à ses rayons, un animal de l'éstran par excellence. Elle pourrait être le symbole des habitants de Saint Guénolé, ils s'accrochent eux aussi.

La perle

Assis sur mon rocher, je contemple l'horizon. J'ai alors la sensation d'exister intensément, je respire donc j'échange, mon esprit ainsi libéré plonge vers les profondeurs de l'essentiel, là où l'essence du monde se concentre, devient perle, rondeur précieuse à l'image de notre belle planète: tout y est contenu, tout est présent dans le temps distendu entre l'avant et l'après.

La marée est au plus bas, l'estran est au plus large, c'est ainsi deux fois par jour depuis des millions d'années. Mon rocher n'est plus un îlot et je saute de crête en crête sur les mini-dunes éphémères formées par le jusant, dessinant arabesques ou dessins celtiques selon les affinités ou les humeurs de chacun.

Réunies en verte prairie sous-marine, les zostères de la baie de la Joie courbent la tête sous la surface de l'eau et caressent maintenant mes chevilles. Avec leurs feuilles en forme de ceinture toutes orientées dans la même direction, elles me font penser à une foule en prière, et bientôt, lorsque la marée s'inversera, elles feront de même et prieront vers la terre. Cette herbe de mer est une bénédiction. Elle fixe les fonds, abrite une multitude de petits animaux, sert de pouponnière, mais dépérit en cas de pollution, une façon radicale de nous alerter, nous les humains fauteurs de troubles.

Tout ici me transporte, les saveurs, les odeurs, les cris des oiseaux, les couleurs, les roches et les algues, la fraîcheur du vent et l'humidité marine, la lumière transperçant le glauque de la mer... Suis-je un cœur d'artichaut aux amours éparpillées et changeantes? Et alors? J'aime ces plaisirs éphémères – un pléonasme – évanescents, insaisissables, et c'est tant mieux sinon le désir disparaîtrait.

Mes orteils jouissent de la vase molle, quitte à heurter une coquille brisée ou un bloc de granite caché, j'ai déjà eu affaire à sa râpe acérée. La vie grouille autour de moi et ne semble pas perturbée, sauf peut-être ce jeune crabe qui court se cacher sous une laminaire. Et je reviens à mon euphorie contemplative devant la perle, celle qui contient tout. Je suis un parmi des millions, je suis un parmisan!

Ce jeu de mot débile me fait rire aux éclats, il est temps de rentrer mon gars, l'eau froide te monte au cerveau et d'ailleurs un grain arrive.

Les goélands bagarreurs

Les goélands se chamaillent autour d'une carcasse de poisson qui flotte dans les eaux du port de Saint Guénolé, pourtant ce ne sont pas les déchets qui manquent, jetés par les sardiniers amarrés au quai, mais non, ils sont trois ou quatre à se disputer celui-là. Un morceau plus savoureux pour des goélands volontiers charognards, ou plaisir de s'affirmer? Pugnace, un goéland argenté n'hésite pas à s'attaquer à plus gros que lui, un goéland marin aux ailes brun sombre.

J'observe avec attention leur manège. Ces oiseaux sont aussi magnifiques que querelleurs, tout comme nous pensé-je, La Fontaine en aurait certainement écrit une fable et tiré une morale à l'usage des humains.

Ailes argentées a choisi la bagarre, il veut contrôler, quitte à partir en vrille, un comble pour un être aérien. *Ailes noires*, bien que plus fort, l'esquive et s'en va simplement vers un autre déchet.

Il me plaît bien, celui-là, à prendre la vie telle qu'elle est, comme le font tous les enfants et peu d'adultes chez nous, mais pratique commune dans les contrées que j'ai connues autrefois.

Marcher sa vie comme une histoire, qui se découvre à chaque pas, qui bifurque sans peine au fil des rencontres, qui se réinvente sans cesse, attisée par la flamme d'un esprit curieux, la voilà la véritable audace.

Ailes noires a certainement beaucoup d'heures de vol, suffisamment pour regarder de haut le trajet parcouru, sa vie d'oiseau à lui et à personne d'autre sur cette planète.

Le port de Saint Gué

Arrivage au port, porte du rivage... jeu de mots facile qui nous mène à une entrée, une sortie, un passage d'un monde à un autre.

Lorsque le touriste traverse le centre de Saint Guérolé, il chemine entre deux parois de granite couronnées d'ardoises, une sorte de fissure inquiétante qui débouche soudainement sur l'échancrure du port.

Contraste violent qui surprend toujours, par sa lumière d'abord, omnidirectionnelle car l'eau dormante entre les quais réfléchit le ciel. La luminosité bretonne, à la palette changeante mais toujours apaisante par ses tons d'aquarelle, enveloppe de douceur le passant ravi. L'odeur ensuite, entrelacs de brise marine, de rouille, de cordages, de poisson et de gas-oil qui se fondent en un parfum réussi évoquant l'umami indéfinissable des Japonais. Le bruit fluide de l'eau sur la coque d'un chalutier, les notes aiguës des goélands excités par l'arrivage, le grincement d'un treuil ou d'une grue, l'appel d'un marin complètent le tableau.

J'observe le touriste debout en haut de la cale, immobile, absorbé par l'ambiance. Est-elle nouvelle pour lui, ou se laisse-t-il envahir par la marée montante de ses souvenirs d'enfance? Aucune importance, la surprise, ou plutôt l'emprise car il y a envoûtement, est toujours au rendez-vous.

Mon regard se dévie vers le marin en train d'accoster. Que

ressent-il, lui? Ballotté toute la nuit dans les embruns et le froid, fourbu de travail au cours de longues heures ininterrompues, il accroche les caisses de poisson au crochet de la grue du quai, insensible à tout ce que je viens de décrire, son monde est autre, beaucoup plus rude certainement, et je réalise l'importance du sens dans lequel on franchit une porte.

Magie des lisières des mondes, les ports sont les lèvres de la terre ouvertes à la mer.

À la traîne

Nées dans la tour de la glacière, dix tonnes de glace tirées par le tracteur s'engouffrent dans les cales sombres du chalutier. Tiens! celui-ci s'appelle L'Estran, ça me parle. Il s'apprête à partir en campagne vers la mer d'Irlande, gueule ouverte du chalut en remorque tel un requin pèlerin, de ceux qui rôdent dans les eaux côtières de chez nous, avec les dauphins, les marsouins, les phoques et les baleines, monde invisible tout aussi réel que le nôtre.

Quinze jours plus tard, le navire revient au port par la passe dangereuse creusée entre Kruguen et Conq, un marin sur le pont affiche une bouille réjouie, bonne pêche ou envie de revoir les siens qui vivent au Portugal? c'est dur deux semaines en mer, deux semaines à terre, deux semaines chez soi, eux aussi sont des habitants d'un estran culturel.

Roide qu'il est dans la glace, le poisson n'a pas ces états d'âme, son destin tout tracé est grue, tri, offre, caisse, camion, direction Rungis dans la ronde des poids lourds au petit matin.

Le Télégramme sous le bras, le passant ronchon, il a été éclaboussé par les grosses roues d'un semi-remorque, c'est malin! La cycliste qui le dépasse a été plus avisée, ciré en rempart contre la bruine et gamin à l'abri dans la mini-remorque, elle file vers la garderie, son boulot n'attend pas.

Le jardinier chargé d'entretenir les maisons secondaires ne

chôme pas lui non plus. En train d'élaguer une haie, il lui faudra encore entasser les branchages dans la remorque, aller à la déchèterie, et filer sur la plage ramasser la laisse de mer abondante de la grosse marée d'hier.

En sens inverse des camions, arrivent les commerçants, aujourd'hui c'est vendredi et son marché sur le port, véritable messe marchande à ne pas manquer. On déambule, on can-can, on lorgne les étals en traînant son caddy, on va de roulotte en roulotte bercé par les odeurs et les couleurs, on brave la bruine, le vent et le froid pour se réchauffer au Café de la Cale ou Chez Cathy.

Mon pain bien au chaud sous ma veste, je me laisse bercer par toute cette agitation matinale, intrigué par tout ce que les gens tirent derrière eux, ce qui me conduit à l'image, heureusement devenue folklorique, de la Bigoudène traînant sa brouette avec le mari mev dall¹ écroulé dedans.

Les moins croyants ou les jeunes en recherche de clins d'œil suggestifs traînaient autrefois en queue des pardons, maintenant ce sont les touristes et leurs smartphones. D'autres enfin, englués dans la vie pour mille raisons, traînent leur destin comme un bagnard son boulet. Vive les remorques donc, mais pas toutes !

1 Ivre mort.

L'envoyé du gouvernement

Il monte sur l'estrade improvisée par des bacs à poisson et déroule une longue tartine d'inepties qu'on lui aurait pardonnées s'il n'y avait pas consciencieusement étalé le beurre de son incompetence. Pathétique. Ce gars n'y connaît rien, un genre de nouille qui s'ignore, une tête de nœud se prenant pour miss France, un pantin agité par des fils qu'il croit tirer, un calotin de l'Église du grand bide, bref, un nul. Voilà les commentaires que j'entends au fil du discours de ce monsieur envoyé par le gouvernement pour expliquer l'avenir de leur métier aux pêcheurs.

Son speech cesse enfin de résonner dans le local de la criée où ont été convoqués les marins. Sûr de lui, il se redresse et adopte un sourire commercial figé qui me fait penser à un hamac accroché entre deux oreilles, il est fier, son auditoire est conquis malgré la difficulté de la tâche. En effet, la mer de visages qu'il domine est quiète, il faut du temps pour se reprendre après le passage de ce tsunami d'imbécillité, mais la houle se reforme vite...

Ailleurs il aurait reçu un œuf ou une tomate, ici c'est un maquereau bien envoyé qui lui torche le nez, suivi d'une salve de sardines. Le cirque culmine avec l'embrassade affectueuse d'un poulpe atterri avec précision sur son chef. Sous le choc, la perruque glisse, découvrant un magnifique crâne d'œuf aussitôt pris pour cible par l'assistance hilare.

Médusé, c'est le cas de le dire, l'homme s'enfuit sous les huées.

Exutoire à la colère, la rigolade enfle, se répand sur les quais où s'attroupent badauds attirés par le reuz¹, il ne manque plus que la musique à cette fête improvisée.

Assis en retrait sur un tas de filets, me voilà parti un siècle en arrière, et j'imagine la même foule haranguée par les patrons des fritures, écoutant le même genre de sornettes de la part de ces gens bien trop haut placés pour comprendre ne serait-ce qu'une miette de la misère du menu peuple. Comme les pêcheurs d'aujourd'hui, les femmes des conserveries en grève ne demandaient alors qu'une juste rétribution de leur travail.

La mélancolie m'envahit, le temps passe, l'humain ne change guère, ceux qui décident de la vie des autres sont rarement pourvus du don de clairvoyance.

1 Agitation, scandale, bagarre, mot fréquent en français finistérien.

Le port de Saint Pierre

Accrochée au rivage, une chenille ornée de gros anneaux d'amarrage rouillés se tortille sous le soleil, et s'enfonce sous les flots de la mi-marée, vers la liberté des profondeurs qu'on devine là, cachée derrière les chevelures des algues.

Les anciens savaient économiser en imitant la nature, alors ils ont construit une jetée qui saute de rocher en rocher, à la manière d'un reptile marin aux écailles de pavés luisants. La pierre est fraîche sous mes pieds nus et j'avance jusqu'à l'eau qui lèche mes mollets, là où un poteau peint en rouge marque la fin de la digue. Un pas de plus et ce serait le bain complet dans l'eau transparente et calme, pourquoi pas ? dommage que je n'ai pas de quoi me changer.

Je me retourne et contemple le petit port tout droit sorti d'un conte. À ma droite, le phare d'Eckmühl s'élève d'entre les toits d'ardoise, cadran solaire géant dont l'ombre avance inexorablement, marquant les heures, marquant mes saisons. Je compte. Voilà vingt-huit mille fois depuis ma naissance qu'il scande mes jours. Ses angles travaillés et lisses attestent de son jeune âge relatif – un siècle et demi – en contraste avec l'ancien phare plus petit et tout en rondeur. Hérissé d'un échafaudage pour réparer ses parois lézardées, celui-ci me fait songer à un cactus égaré planté là par hasard. Contre son flanc, l'abri de l'ancien canot de sauvetage, le Papa Poydenot. Son étrave verte et blanche pointe

du hangar, humant le vent du large comme s'il était toujours prêt à s'élancer dans les flots en fureur vers les marins en péril, fêtu de bois chevauché par le courage des hommes. Champignon timide en face de lui, la petite chapelle médiévale peine à s'extirper du granite. Pendant que les hommes s'arc-boutaient sur les avirons, les femmes y priaient que le sauvetage réussisse et que la mer ne prenne pas leurs maris. Atmosphère de peur, de ferveur et d'odeur de cierges qui imprègne la nef de bois, et dont l'indéfinissable parfum flotte encore entre les œuvres des expositions estivales présentées par les artistes locaux.

Tout aussi vieille et adossée à son flanc ouest, la tour à feu dégage le charme des vieilles personnes qui ont vécu une vie féconde. Que ne pourrait-elle conter de cette époque florissante de Penmarc'h aux XV et XVI^e siècles, lorsque carvelles et caraques partaient de Kéridy vers Nantes, Bordeaux et le Portugal, et remontaient ensuite vers les terres hollandaises. À l'aller, toiles de lin et poisson séché, au retour vins, sel, mais surtout les boules de pastel dont le bleu lumineux faisait tomber en pâmoison les demoiselles du nord. Quand un commerce est lucratif, on brave tous les dangers, et les navires louvoyaient entre le récif des Étocs et mille autres roches surnoises à l'affût de l'imprudent qui oserait les effleurer.

A son apogée, la flotte de Penmarc'h était composée de plus de cinq cents navires, nous dit un historien. Pour rendre grâce au ciel de cette manne offerte par la mer tout en évitant d'y sombrer, églises et chapelles sortirent de terre : La Madeleine, Saint Marc, Saint Nonna, Sainte Thumette, la chapelle de la Joie... souvent décorées de sculptures de

poissons et de navires et maintenant ultimes vestiges, avec quelques manoirs en ruine, de cette époque d'abondance brutalement tronquée par un brigand au joli nom de La Fontenelle, maître en cruauté.

J'affectionne particulièrement le promontoire coincé entre la plage du port et le sémaphore. J'y reviens régulièrement, soit pour sonner avec mes amis du bagad devant cet horizon grandiose, soit pour ...ne rien faire.

Assis sur le banc de pierre, à l'abri du vent et chauffé par le soleil bas en ce début d'année, je lézarde en savourant le calme de cette fin de journée, l'horizon marin est pour moi l'équivalent d'une bonne fumette pour d'autres.

Si la mer pouvait parler, combien d'histoires pourrait-elle me conter ! Et la tour à feu sur laquelle je suis adossé ? J'imagine un dialogue entre elle et ...la Paix, pourquoi pas ? La colombe au blanc immaculé volette en cercles et s'adresse directement à la tour tout aussi lézardeuse que moi.

— Salut la tour, pourquoi as-tu l'air aussi apaisée ?

— La mer étale sous le soleil, ma chère, est un excellent tranquillisant.

[La tour aurai-elle lu dans mes pensées ? Je suis curieux de voir où va mener cette improbable causerie].

— Mais quoi encore ?

— Les caresses et les senteurs de la brise légère effleurent ma tête carrée, et ça me monte aux créneaux.

— Assez pour t'enivrer et t'endormir quand tu es lassée de scruter l'horizon de tes paysages ?

— Tu sais, ces moments sont rares. Ici, sur la pointe bretonne, il faut savoir les apprécier et les garder en mémoire, tu n’as pas idée de ce dont j’ai été témoin. Mes paysages, comme tu dis, sont multiples. Toi, fille du calme et de la sérénité, tu es trop fragile et éphémère.

— Crois-tu ?

— Tu possèdes l’évanescence de ces jolis nuages qui flottent aujourd’hui, voilà pourquoi tu es si précieuse.

— Je comprends, mais j’ai envie d’apprendre. Attends, je me pose, dis-moi les secrets cachés dans tes vieux murs.

— Quand tu apparais, on se sent tellement en sécurité ! tes airs d’eau dormantes nous ensorcellent. En fait, tu es une excellente illusionniste.

— Ne détourne pas la conversation. Malgré ton grand âge, tu n’es pas sénile et moi je suis plus forte que tu ne penses, n’oublie pas que je suis beaucoup plus vieille que toi !

— Touchée ! tu as raison. Assieds-toi sur le banc de pierre à mes pieds et regardons l’océan cinq siècles plus tôt, tu vas comprendre.

[Je me pousse pour faire une place à la Paix].

— Oui, je me souviens, j’y étais lorsque les humains t’ont construite. Il y avait des centaines de carvelles et de carques au mouillage, là à gauche, entre Kéridy et les Étocs. Ma présence rendait les gens heureux, la vie était rude mais prospère, seuls les naufrages l’endeuillaient, et c’est pour cela qu’ils t’ont érigée, pour les guider et les protéger. Tiens, c’est drôle, j’ai un trou de mémoire...

— Tu t’es évanouie brutalement quand La Fontenelle et ses brigands se sont abattus sur Penmarc’h, si florissante alors

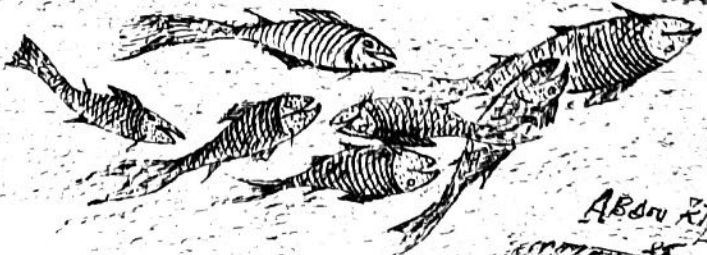
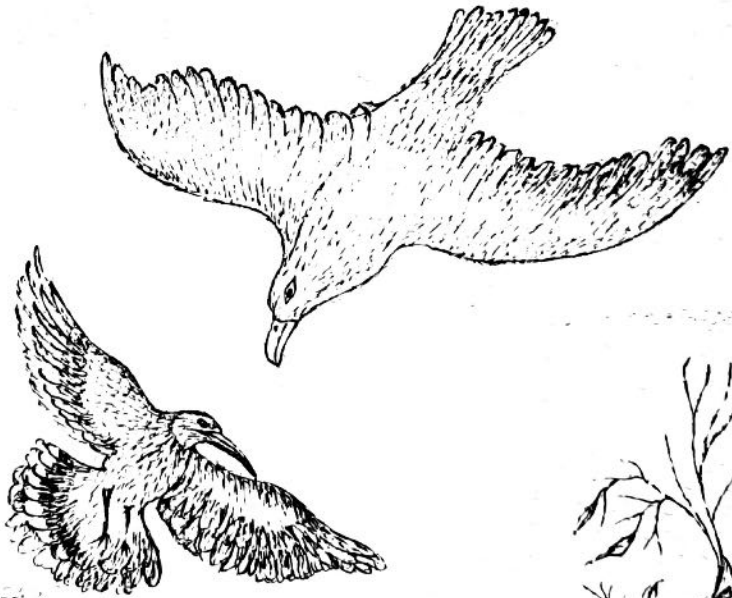
grâce à toi. Les habitants se sont réfugiés dans l'église de Saint Nonna qu'ils avaient fortifiée. Mais pendant que le truand captivait leur attention par de belles paroles, ses mercenaires envahissaient l'enceinte par derrière. D'une cruauté sans pareille malgré ses vingt-et-un ans, il laissa ses sbires massacrer et violer, avant de bouter le feu au bâtiment où se consumèrent cadavres et blessés, pas loin de trois mille personnes périrent. Puis la troupe sanguinaire fila vers Kérity, attaqua le dernier retranchement et passa ses occupants par l'épée. Enfin repu de sang, La Fontenelle y installa une forte garnison, choisit trois cents navires et appareilla vers son repaire de l'île Tristan en face de Douarnenez. C'était en 1595 si j'ai bonne mémoire, sous notre bon roi Henri IV.

— Quelle horreur ! voilà pourquoi tout était si différent lorsque je me suis réveillée !

— Oui, bien différent. Penmarc'h ne s'en est jamais relevée. Il y a eu d'autres conflits ensuite, mais avec ta manie de t'évanouir chaque fois que ça chauffe, tu n'en sais jamais rien, quelle innocente tu es !

Ne sachant que répondre, la paix se tut.

Et moi à l'autre bout du banc je regarde le bel oiseau blanc, splendide mais si vulnérable, en me demandant quels sont les Fontelle de maintenant.



Abdu K. Yusuf



Le pingouin

Aujourd'hui je suis d'humeur sombre, que dis-je, je suis en colère ! Les Argentins viennent d'élire un manchot, vous savez, cet oiseau qui ne vole que sous l'eau. Très à l'aise dans cet élément, il est tout autant pataud et ridicule sur terre. Le futur président est du même acabit, excellent dans les eaux de la magouille et de l'opportunisme, il devra maintenant affronter les réalités de la terre ferme, et je doute fort de ses capacités de manchot politique. Je connais ce pays, et par mes liens particuliers avec l'Amérique latine, je me sens concerné. D'où la colère.

Je ne suis pas le seul. L'océan est dans le même état. Quelle est sa raison à lui ? L'inconscience des humains ? Un excellent motif à mon avis. Aiguillonné par le réchauffement climatique, il est le bras de la nature qui tape sur la table, non, sur la côte, en meuglant ça suffit ! Voilà ce que je me dis en le laissant fouetter mon visage de ses embruns.

Un colère peut être belle. L'océan gonflé écume de rage. Sanguin, il tourne au violet sous les zébrures de la foudre qui le piquent comme un essaim furieux sorti de nulle part. Couleur, aveuglement, tout devient émotion. Et moi, en phase avec lui, qui hurle ma frustration dans le vent. L'océan a beau être puissant, il ne peut rien face aux causes réelles de son courroux, pas plus que moi envers le destin de l'Argentine. La connerie humaine est le kraken des temps modernes qui détruit sans raison, par pure stupidité.

Je fulmine un peu moins au fil des heures, au rythme de la mer. L'accalmie n'est pas loin, déjà la vague s'assagit et me fait un clin d'œil par le biais d'une tête noire qui surgit de l'eau et replonge aussitôt, un pingouin torda, familier de nos côtes et que beaucoup croient apparenté aux manchots de l'hémisphère sud alors qu'il n'en est rien. Trempé mais heureux de cette connivence entre l'océan et moi, je rentre en réfléchissant. Est-ce le but de la colère que provoquer le changement? Son chaos a culbuté mes pensées comme l'océan chamboule la plage, et tandis que mes pieds nus marchent sur un sable renouvelé, apparaissent dans ma tête des mots nouveaux, échoués sur les grèves de mon imagination. L'air est soudain plus limpide, les couleurs plus vives. Entre les herbes des dunes, je me surprends à dandiner comme un manchot de la terre Adélie.

Les cerfs-volants

En passant par la route du Vent Solaire à la hauteur de la plage de Porz-Karn, je guette toujours les cerfs-volants. Je n'ai jamais eu la chance de croiser cerfs ou licornes en vol, mais l'association de ces mots est jolie. Kite disent nos amis anglais après avoir observé le milan faire du surplace comme s'il était attaché à un fil. Pragmatique, mais la poésie a foutu le camp.

Ceux qui fleurissent au sommet des dunes et se balancent dans le vent sont les grandes voiles des kitesurfeurs sur la plage en contrebas. Plus jeune, j'aurais aimé ce sport de glisse, j'ai toujours été un fanatique des cerfs-volants. Enfant, j'en construisais, adulte, j'achetais des livres pour en fabriquer, il en existe des milliers de modèles, du plus sophistiqué au plus simple, du plus grand au plus petit. Il ont en commun que leurs utilisateurs traînent toujours au bout d'un fil une part de leur enfance, et longtemps j'en emmenais un avec moi dans les endroits les plus improbables.

Mais revenons à Porz-Karn. La vue de ces gracieux pétales flottant dans le vent me ramène toujours à Juanito Laguna et à la Patagonie. Qu'ont-ils en commun avec la Bretagne ? Rien, à part mes souvenirs. Juanito *remontando su barrilete*¹ tirait lui aussi sur son fil en s'imaginant là-haut, près du soleil et loin des immondices de son quartier. Ainsi est-il représenté sur la toile d'un peintre argentin et dans une splendide

¹ *faisant grimper son cerf-volant.*

chanson reprise par Mercedes Sosa, la grande dame à la grande voix des années 70. Juanito Laguna le rêveur, Juanito le bienheureux, qui s'extrait de sa misère avec un peu de fil et de papier.

J'évoque une fois encore les féroces vents patagons jouant à saute-mouton par-dessus les Andes et ondulant sur le plateau en torrent invisible. Au sommet de chacune des crêtes de l'onde, les nuages immobiles en forme de pirogues oblongues sont toujours là. Certains jours le ciel en est empli et je me demandais qui donc tenait les fils de ces magnifiques cerfs-volants éthérés. La poésie m'a donné la réponse : ils représentent les esprits des Indiens massacrés, pour toujours rattachés à la terre de leurs ancêtres, ténues mémoires flottant haut sur la pampa.

Retour en Bretagne. Alors pourquoi ces jouets graciles qui volaient en joyeuse pagaille sur les plages estivales, s'emmêlaient dans les parasols ou s'abattaient sur une bronzeuse énervée, pourquoi ont-ils pratiquement disparus eux aussi ? Où sont passées la poésie, l'innocence enfantine, la fraîcheur de l'inutile ? Voilà la question que je me pose en arpentant le sable de Porz-Karn.

Le monde suffoque, il a besoin de respirer. J'ai l'intuition que les cerfs-volants pourraient l'aider.

La surfeuse

Né d'une lointaine tempête atlantique, le vent titille la plage avec la houle qu'il a envoyée avec lui – lisez *apportée*, j'aime cette formule bretonne fréquemment entendue par ici, qui implique un lien entre l'envoyeur et l'envoyé – La brise est régulière, la houle et ses longues périodes aussi, un temps idéal pour les surfeurs qui se fichent complètement des températures fraîches de cette fin d'automne, ici on surfe toute l'année.

À la Torche, là où commence l'immense gueule sablonneuse de la baie d'Audierne, une vingtaine de bouchons noirs montent et descendent au gré des vagues. Patience, la bonne va arriver, il faut scruter derrière soi, scruter sans fin pour ne pas la rater. C'est parti! Se dresser, glisser sur la pente liquide, sens aiguisés à cent à l'heure pour ne pas chuter, se couler enfin dans l'écume de la vague mourante, euphorie du shot d'adrénaline, puis repartir, phoque maladroit, vers le large.

Celui-là, c'est moi. Je me place à deux cents mètres du rivage, bientôt rejoint par une fille brassant en souplesse sur sa planche de pro. Je m'attends à quelques remarques, ou au moins à un regard moqueur sur ledit phoque à barbe blanche cramponné à son flotteur, mais non. Encore sous l'effet de la glisse précédente, elle me gratifie d'un franc sourire qui bride ses yeux un instant, puis elle les ouvre en

un regard solaire d'abîmes et d'abysses, d'ailleurs et d'ici, d'éveils et de merveilles teintées d'outremer, d'indigo et de lagons verts où s'estompent quelques secrets.

Je chavire sous le plaisir fulgurant d'une rencontre aussi rare que précieuse, celle que connaissent les musiciens lorsque l'harmonie est parfaite, lorsque la connexion est fluide et instantanée, fusion des esprits. Mais déjà la fille s'est envolée sur la vague, laissant dans son sillage l'arôme d'un instant hors du temps.

Quelle belle projection hors de soi, pensé-je, avachi sur le sable mou et plus semblable à un éléphant de mer qu'à une otarie agile, quelle magie de l'imagination, moi qui n'ai jamais surfé de ma vie !

La sirène en combinaison noire que j'avais remarquée là-bas au loin, file sur l'écume, se pose sur la plage, détache le leash de sa cheville et, planche sous le bras, passe à mes côtés sans me voir.

Les lichens

Je suis un vieux lichen desséché, ai-je écrit une fois à une amie. Au moins je peux me fondre dans le paysage bigouden, les lichens sont partout. Je les aime bien car eux savent qu'ils ne sont pas des individus – nous non plus, bien que notre orgueil nous persuade du contraire – mais des symbioses entre une algue et un champignon, si intriqués, si enlacés qu'ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre. L'amour ultime en somme. Mes préférés sont les jaune-orangé qui ornent si joliment nos toits. Non seulement je les trouve magnifiques mais je les soupçonne d'avoir été à l'origine de l'engouement des Bigoudens pour cette couleur, et je ris encore de l'étonnement du Manouche devant ma tête horrifiée à sa proposition de nettoyer mon toit, *qui sera tout propre et pour longtemps*. Mes lichens, on n'y touche pas.

À Kruguen, ils éparpillent leurs insolentes taches de soleil sur les dents cariées des roches surplombant la passe du port. J'aime passer ma main sur leurs tignasses raides, surtout sur celles de leurs cousins vert pâle, plus hauts et plus rêches, de vraies brosses en chiendent qui s'aventurent encore plus avant face aux embruns, accrochés qu'ils sont au minéral. Pierre, algue et champignon entraînés dans un ménage à trois ?

La chapelle de Tronoen a été rénovée récemment, c'est-à-dire qu'on a consciencieusement effacé les traces des siècles

en éradiquant algues et lichens. Chaque fois que je la croise sur la route du Vent Solaire, je ressens de la pudeur à la regarder ainsi, dénudée de sa robe du temps, offrant aux promeneurs ses chairs uniformes, propres et fades. Elle était si jolie auparavant, drapée dans ses voiles aux multiples teintes délicatement posées par mon artiste préférée, la nature, toute habillée de transparence mettant en valeur son corps de granite. Maintenant j'ai mal pour elle.

Si l'ajonc est bien la plante symbolique de la Bretagne, c'est le lichen que je choisirais pour représenter le Pays bigouden, lui aussi fait de résistance et d'opiniâtreté.

L'ajonc

Juste au-dessus de la chapelle de Saint Fiacre, de l'autre côté de la route, s'élève une butte couverte d'ajoncs, mais où quelques plaques de roche nue résistent à la végétation pour le bonheur des lézards et aussi du mien. Couché sur la douce chaleur de la pierre, j'aime contempler à ras de terre ce petit monde qui s'active au milieu de notre indifférence, ou plutôt de notre ignorance, nous sommes trop hauts pour le voir.

Depuis mon point de vue lézardien, des arbres gigantesques dignes d'une Amazonie bigoudène balancent leur canopée fleurie sous la brise printanière, les ajoncs m'entourent de leur odeur caractéristique de coco. Je comprends pourquoi cette plante à l'allure ingrate, souvent considérée *mauvaise herbe*, a été choisie comme emblème de la Bretagne : je suis ami des pauvres, me dit-il, résilient et obstiné, conquérant de lieux dédaignés, pacifique mais si tu t'approches trop, je pique !

Et je pense à ces autres symboles des nations celtes, le même ajonc galicien, le chardon écossais, le poireau gallois et le trèfle irlandais, convergence de plantes familières dont émane rudesse, franchise, absence de prétentions, source de liberté, d'égalité et de fraternité bien avant la devise républicaine, exactement comme l'esprit des habitants de ces contrées.

Alors que son faux cousin le genêt a donné son nom breton *balan* au balai des ménagères, l'ajonc reste le véritable

peuple de la lande au point de s'y confondre dans la langue, *lann* pour les deux. Les mots jouent à saute-mouton dans ma tête, me voilà qui dérive vers une partition musicale maintes fois sonnée avec mes amis du bagad : Doue lann, le dieu de la lande, et voilà l'humble ajonc haussé au rang de divinité.

Le menhir de Lespurit

Il est des lieux où l'on ressent, où l'on pressent, où l'on se sent bien, aucune explication. Le vallon de Lespurit en est un. En son creux, moine pétrifié entre châtaigniers et bouleaux vigoureux, un imposant menhir médite. À son pied un autre peut-être, couché au bord d'un ruisseau qui chante et baigne les fougères Osmonde. Est-ce sa masse de granite qui diffuse ce calme entre les troncs abrités du vent, telle une odeur invisible mais perceptible? Sans adhérer aux rites et croyances néodruidesques, je me pose la question.

Le menhir est-il le responsable du calme ou est-ce le calme qui a poussé les anciens à ériger ici cet ancêtre des chapelles et des cathédrales? Cinq mille ans en arrière, les humains étaient-ils plus sensibles que nous? pourquoi marquer ainsi un territoire au prix d'énormes efforts?

Bien sûr, je n'ai aucune réponse. Alors je m'assois entre les feuilles sèches et me laisse envahir par le bien-être. Présence humaine et nature en parfaite harmonie. Je pense à Spinoza qui avait bien compris la relation homme-nature et son délicat équilibre, quand à la même époque Descartes prônait l'opposé, une nature au service de l'homme, vision qui a malheureusement pris le dessus et dont les sévices perdurent jusqu'à présent, ça me fout le blues chaque fois que j'y pense.

Le brun chatoyant d'une châtaigne encore dans sa bogue me bascule dans le monde poétique qui flotte en ces lieux. La nature est poésie car elle est créature de la vie, nul besoin

d'un dieu pour expliquer les choses.

Fils de la vie, toi aussi tu es poésie, me souffle dans un coin de mon esprit l'un de mes poètes préférés, Omar Khayyam, agnostique, mathématicien, astronome et poète plus porté à faire des quatrains sur le jus de la vigne que sur les châtaignes... Mon lien avec lui est très terre-à-terre. Né en 48 comme moi, mais neuf cents ans plus tôt, il a établi la durée d'une année avec une précision que ni le calendrier grégorien ne surpassera, mais surtout il a introduit l'année bissextile en Perse, or je suis né un vingt-neuf février... hasard d'affinités ténues capables de liens forts.

Omar se moque de mes élucubrations, sa présence en moi en ce lieu est aussi incongrue que le bouquet de bambous qui prospère sous la frondaison des grands arbres. Le loup se cacherait-il derrière les cannes serrées qui bloquent la vue en amont du ruisseau ? Le voilà revenu dans les monts d'Arrée depuis peu, songé-je, conscient de passer du coq à l'âne quoique poète et animal soient mes amis, je suis sûr qu'Omar aimait les loups.

Animal polémique de nos jours, mon frère le loup, comme disait François d'Assise, est devenu malgré lui un symbole écologique écartelé entre Spinozistes et Descartistes. Comment concilier équilibre et utilitarisme ? qui l'emportera ? Je pense que la nature elle-même tranchera un jour...

Le menhir est là, muet, cinq mille ans debout à observer qui l'approche. Il a connu les loups, Omar et tous nos poètes, les guerres et les fêtes, l'espoir et le désespoir des humains venus pleurer ou se réjouir à son pied, il mériterait d'être vivant lui aussi, qui sait ?

Le petit cheval noir

Il arrivait jusque derrière chez moi, face à l'hôtel de Bretagne. Le petit bâtiment de l'ancienne gare s'est métamorphosé en tertre arboré, épaulé par un muret en pierre, seul vestige du quai de la voie unique du train Birinik.

Tchou tchou! crissements des freins sur l'acier des roues, jets de vapeur du sifflet et des tiroirs des bielles, escarbilles de charbon, le train Birinik s'ébrouait en hoquetant une dernière bouffée de fumée. Terminus! braillait le chef de gare, et un flot menu de passagers s'écoulait des voitures sans portières, le Birinik, la bernique en français, n'était qu'un petit train de quelques wagons. Pendule oscillant entre Pont-l'Abbé et Saint Guénolé, il avait été construit au début du XXe siècle dans le but de transporter poissons et produits des fritures. Pas toujours bien géré, avec des hauts et des bas, handicapé par une voie étroite qui exigeait un transbordement à Pont-l'Abbé vers Quimper et Paris, malmené par la concurrence du transport routier, il mourut en même temps que la guerre d'Algérie...

Mon imagination ressuscite un instant la locomotive fantôme, avec, en arrière-plan, les chevaux du marais de la Joie qu'il vient de traverser. Cheval métallique ou animal, même odeur forte et chaude, mêmes naseaux fumants dans l'air frais, même puissance des bielles ou des muscles. Les Bretons à l'œil aiguisé ont tout de suite fait le rapprochement

en l'appelant affectueusement marc'hig-du, le petit cheval noir.

J'arpente à grands pas le terre-plein de l'ancienne voie devenue une très belle piste cyclable traversant le marais. Là où passait le cheval noir, passe maintenant le cheval de fer¹ et pâit le cheval de chair. Un troupeau broute paisiblement l'herbe entre les aigrettes, les hérons, les canards, les ragondins et les coassements des grenouilles. Un étalon veillant sur ses juments relève le col et me regarde. Parmi leurs histoires, les chevaux ont-ils mémoire du fier mustang qui crachait du feu ?

1 Une histoire de chevaux bretons – de marc'h, le cheval, les Bretons ont tiré marc'h-du, le cheval noir pour désigner la locomotive, mais aussi marc'h-houarn, le cheval de fer pour le vélo.

L'étoile

Étoile de mer échouée sur l'estran, étoiles célestes par milliards dans la nuit claire, étoile du piège des araignées de mon jardin, étoile de la roue des charrettes à goémon qu'on ne voit plus que dans les œuvres des peintres... pourquoi ce matin dans mon sommeil ?

Au lever du soleil, mes paupières s'ouvrent comme d'habitude vers l'est et aujourd'hui, quel spectacle, le ciel clair est zébré de traînées roses qui s'entrecroisent, j'en compte treize. Parfois l'avion, petite flamme à la pointe du trait de vapeur, scintille en renvoyant le soleil vers ma fenêtre. Et je pense à l'étoile de mer avec tous ses bras, ou plutôt aux tentacules délicats mais parfois vénéneux des méduses, oui, cette image est plus proche de la réalité. Partis de Paris et Francfort vers l'Amérique du sud, ou de Londres et Amsterdam vers les Canaries, tous passent par-dessus la pointe bretonne.

Ah! cette petite comète rose à la queue courte, signe de sécheresse de l'air, est le gros quadriréacteur qui file vers le sud-ouest. Ponctuel, il arrivera dans deux heures à Rome pour y décharger une cohorte de Canadiens, je le sais parce que la curiosité m'a piqué et je suis allé consulter la page internet de FlightRadar, s'affiche alors tout le trafic aérien du monde en temps réel sur mon ordi! me voilà médusé...

Toutes ces lignes passent au-dessus de nos têtes et tissent

une toile lâche entre l'Europe, les Amériques et l'Afrique. Et nous au-dessous.

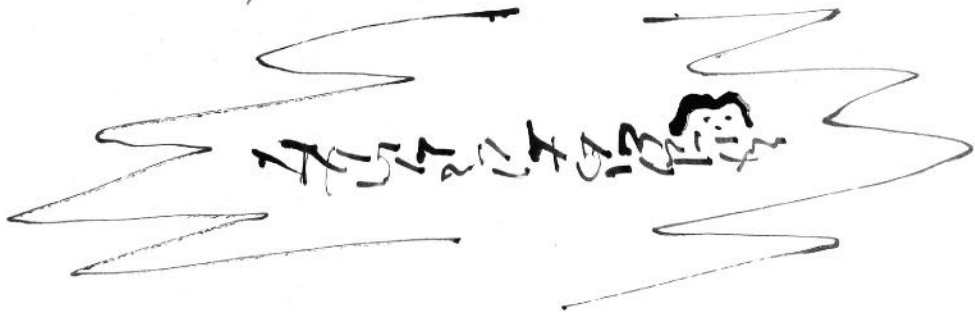
D'autres fils, invisibles ceux-là, brodent un feston ininterrompu au large de la côte ouest, juste sous la ligne d'horizon. Des milliers de bateaux, chargés de millions de conteneurs emplis de marchandises de la terre entière, naviguent sous notre nez au long du rail maritime, véritable hydre métallique dans l'océan, artère vitale du monde de la consommation. Par ses bras, je pourrais parcourir la planète, et là encore, je peux savoir en temps réel qui passe devant chez moi.

Ce que je ne peux voir, ce sont les milliards de données circulant dans un autre réseau : les câbles sous-marins qui se faufilent sous les sables de Porz-Karn et plongent vers les grands fonds. L'un d'eux, le plus long du monde relie l'Allemagne à l'Australie et au Japon, woooo ! Et tout ça à partir de la discrète station de Penmarc'h.

Finalement, au bout du bout, nous ne sommes pas si isolés ni esseulés, la petite étoile bigoudène sait briller dans le monde.

Amerriage

丁巳仲夏



丁巳仲夏

Changer de paradigme

Ou comment voir les mondes qui pullulent sur notre unique planète de façon différente, afin de répondre à la crise environnementale.

Le chant d'un oiseau que tu ne connais pas, mélodieux mais anonyme. Le chant de l'oiseau que tu connais, l'appel d'un être vivant comme toi, l'appel d'un ami.

Tu déambules dans la lumière de la ville qui aveugle la nuit. Au-dessus de toi, les étoiles invisibles.

Tu croises un passant qui te salue aimablement. Surpris, tu te retournes, l'aveugle ne sait pas que tu es noir.

Tu écoutes du reggae au bar, ton voisin beugle « encore de la musique de nègre ! ». Pas plus que toi, il n'y entend *les quadrilles européens, les chants des bagnards, les rythmes des cithares indiennes, et tant d'autres encore, repris avec ferveur par les rastas et offerts au reste du monde pour le délice de qui sait écouter.*¹

Tu déambules dans la rue entre des blancs, des noirs, des arabes, des asiatiques, des chics, des débraillés, des propres

¹ André Manoukian, France inter 17 juillet 2022.

et des sales, des punks et des cravatés, des uniformes et des robes de soirée... Ressens-tu cet hymne à la diversité humaine?

Le maïs de ton jardin croît dru et droit, il fera de beaux épis pour ton plus grand bonheur. Connais-tu les invisibles qui ont permis ce miracle? Une plante ne pousse jamais seule, toi non plus.

À la manière des anciens bardes, j'invente les couplets de cette complainte tout en marchant sur le sable vaseux de l'éstran. S'adresser à soi-même pour se remettre en cause, essayer de comprendre ce monde qui trop souvent nous paraît fou, qui me rend fou car je sais qu'un autre possible est devant mes yeux et que je ne le vois pas. Ça m'énerve!

L'horizon des mots

Ma femme s'est levée pour préparer le cafecito rituel, et pendant que l'odeur se répand dans la maison, j'anticipe déjà ce petit plaisir que nous nous octroyons chaque jour en le savourant ensemble au lit. Par la fenêtre de la chambre, aucune aube flamboyante aujourd'hui pour secouer ma flemme de sous la couette. Le ciel a endossé sa cape d'anti-cyclone automnal, pas de pluie, pas de vent, tout est gris et ouaté de silence.

Mes pensées jouent au *camé-léon* et la morosité me prend. Depuis que le *crabe*, comme le surnomme ma femme, s'est invité chez nous, mon horizon mental me paraît aussi bouché que son alter ego marin en ce matin brumeux. À quelle distance est-il ? Quelques mois ? quelques années ? Questions stupides puisqu'un horizon est par définition hors d'atteinte.

Encore fraîches, mes phrases gisent sur la page de mon carnet, je les sens faibles et incapables d'exprimer mes sentiments, ont-elles elles aussi un horizon ? L'épée de Damoclès brandie par le crabe révèle mon incompréhension du monde et mon incapacité d'agir. Allons, un peu de concentration !

Dans nos vie normées, encadrées, timorées, l'horizon est perçu comme une limite en deçà de laquelle nos peurs construisent l'illusion des certitudes et entravent nos ambi-

tions, alors qu'il est porte ouverte sur l'invisible, mais pourtant bien réel. J'aimerais demander aux concurrents du Vendée Globe ce qu'ils en pensent.

Au-delà, invisible, sens, bascule, barrière, frontière, anticipation, exploration, peur, inconnu, inconfort, illusion, mouvement, changement, orée, estran, porte, marge... les mots-horizons me bercent, m'attirent, m'hypnotisent.

L'au-delà de la mort en fait partie, et monte en moi une irrépressible envie d'écraser ce p... de crabe!

Envolée lyrique

Aujourd'hui, je suis d'humeur lyrique, prédisposé à cheminer une belle journée, alors je suis parti faire une promenade sur les dunes, plein nord depuis La Torche.

L'immense cordon de sable ourle la baie d'Audierne qui recule sous l'assaut incessant des baisers de l'océan, et je décide de suivre les crêtes formées par les rides de ces lèvres. Montée, descente, montée, descente... pentes raides de sable fluide où je patine, je glisse, je m'enfonce, attentif aux vagues de plaisir de mes pieds nus massés, caressés par les grains arrondis. Je peine, je m'essouffle sous l'effort et je sens en moi la montée d'une vague puissante, inexorable, je m'abandonne et me laisse submerger, le lyrisme est là.

En silence, je chante l'océan, je chante les marais derrière les dunes, je chante le vent, le soleil, les goélands et les oyats, les galets noirs de la plage et la minuscule fleur qui s'accroche à la pente instable. Il faut être seul pour ressentir cette connexion. J'avance sans crainte, ivre de tous ces liens, à ma place sur ma planète, exactement, harmonieusement.

Ma trace sur le sable devient un chemin de vie qui se crée au fur et à mesure. Vais-je attaquer la pente de front ou la contourner? Le choix est toujours là, à moi de décider. Qu'y-a-t-il de l'autre côté? peur de l'inconnu ou envie d'explorer? Montée, descente... à tout moment je peux bifurquer, aller vers les steppes incertaines de l'océan ou préférer

la chaude sécurité de la terre et sa verte toison de marais.

Un goéland me frôle en rasant la dune. Son œil rond fixe un instant ce drôle d'humain qui lui sourit béatement.

Béat comme la baie, songé-je, à mon aise dans l'éstran qu'elle dessine entre terre et mer. La baie est vivante, mouvante. Je ris : en se laissant creuser par la mer, elle se purifie et crache les vilains chicots de la stupidité humaine, je veux dire les blockhaus grignotés petit à petit par l'eau salée, les algues et les coquillages. Ils seront dissous un jour, comme l'usine de concassage de Tréguennec que j'aperçois au loin, encore à l'abri derrière les dunes. En contemplant cette masse de béton, je lui donne mentalement encore un siècle de vie, peut-être moins j'espère. Cette rencontre avec la brutalité estompe mon état lyrique, la porte se referme mais j'ai le temps de comprendre le message : la nature, en perpétuel rééquilibrage, gagne toujours.

L'air de rien

L'air de rien, les goélands surfent sur la vague du vent qui se brise sur les toits de l'école. Légers et élégants, leurs va-et-vient incessants attirent mon œil et me déconcentrent. Rejoins-nous semblent-ils me glisser à l'oreille. Comment résister à leur invitation, à cet appel de liberté lancé au pauvre humain esclave de son ordinateur ?

Me voilà sur la grève à deux pas de chez moi, assis sur le petit bout de plage qui subsiste à marée haute, ouvert aux irrésistibles promesses d'inconnu du grand large. Les mots se bousculent dans ma tête, j'écris alors une toute autre histoire, très différente de celle qui serait née sur mon écran, importance de l'environnement qui m'influence, m'imprègne, pétrit cette glaise que je suis, m'apaise et me rend fort à la fois.

L'air de rien, tinte la cloche de l'angélus du matin, chant naturel du paysage devenu incongru pour les citadins qui s'installent et parfois s'en plaignent. Son appel éveille mes souvenirs de jeunesse, de ceux qui m'émerveillent car j'ai tendance à n'en garder que les bons. Loin de ne servir que la religion, elle rythmait la journée et la vie, annonçant naissances, mariages et décès, parfois s'emballant dans un tocsin de mauvaise augure. Après tout, l'étymologie d'angélus est messenger. Elle me promène dans le passé, chez les

miens qui ne sont plus, et dont je ne suis que la dernière page de leur écriture.

L'air de rien, le printemps s'est installé. Je le sens à son odeur fraîche qui a chassé l'aigreur de l'hiver. Toutes les saisons le font, chacune avec son appel particulier. L'été invite les blés à mûrir et les touristes à bronzer, l'automne partage ses fruits et expose ses tableaux, l'hiver repose la terre et regroupe les humains autour du feu.

Il en est de même avec les saisons de ma vie. Mon printemps a répondu à l'appel des goélands en m'envoyant au-delà de l'horizon. Mon été m'a épanoui dans le sein de ma famille et de mon métier-passion. Mon automne, c'est ici, à Saint Guénolé, entre les oiseaux marins et les cloches des chapelles, un condensé des fruits de ma vie. Quant à l'hiver, il se rapproche, je le sais, c'est dans l'ordre des choses. Viendra alors le temps de dire merci.

L'odyssée des peuples premiers

Odyssée des peuples premiers arrivés aux confins de la terre, là ou l'au-delà de l'horizon est hors d'atteinte... mais aussi l'eau d'ici, l'eau de là, l'eau du ciel, l'eau des sources, l'eau précieuse des déserts. Presqu'île au bout d'une presqu'île, le Pays bigouden est cerné de gwalarn à gevred¹ par un désert salé. Les quelques fleuves côtiers sont courts, l'eau des pluies retourne vite à la mer. Alors on vénère le liquide vital, le sacré s'invite, des chapelles s'érigent. Saint Tremeur, Saint Fiacre, Tronoen, la Madeleine, Saint Marc, Sainte Thumette, la Joie, la Tour Carrée... la plupart assises sur des sources aux vertus miraculeuses. On y vient pour guérir l'âme et le corps, on y processionne une fois l'an, la chenille du pardon s'étire entre les champs de colza, les prairies humides aux mille fleurs sauvages, les landes et les bois. Le sacré est relié à la nature d'où il provient.

J'ai été trop vite et il me faut remonter le temps. Avant les chapelles étaient les sanctuaires gaulois et les temples romains, et avant eux étaient les menhirs, et avant les menhirs étaient les Néandertaliens et plus avant encore les *Homo heidelbergensis* de Menez Dregan qui connaissaient le feu il y a presque cinq cents mille ans, woou!

Ceux-là n'ont laissé que d'infimes traces et je reviens aux mégalithes toujours présents, aussi magnétiques qu'énigma-

1 Breton : du nord-ouest au sud-est.

tiques, jamais loin d'une source ou d'un ruisseau, et encore nombreux malgré leurs destructions en règle à l'époque du remembrement, huit cents d'entre eux auraient disparu rien que sur la commune de Plomeur.

Et nous, leurs descendants réels ou spirituels, que laisserons-nous pour les générations à venir ?

À en perdre la tête

Une agitation peu ordinaire règne sur la plage de la Grève blanche en ce matin estival : une petite foule se tient derrière une haie de bannières brodées de vives couleurs, plantées dans le sable au bord de l'eau, juste en face du bateau de sauvetage orange vif de la S.N.S.M¹ ancré au plus près. Les chants s'interrompent le temps qu'un marin jette une couronne de fleurs qui dérive sur les flots, la cloche de bord tinte, on se souvient des disparus en mer dans le silence, combien cette année ? La gravité de l'instant est palpable en ce moment de recueillement, n'importe quelle famille peut être atteinte, l'océan ne choisit pas.

En haut de la dune et cornemuse sous le bras, j'observe ce temps fort du pardon de Saint Tremeur, ça me touche, moi le mécréant, la mer comme la mine peuvent aussi bien rendre riches les hommes qui osent les défier, que les engloutir dans leurs profondeurs, est-ce là la raison de la fierté et de la solidarité commune à ces deux métiers ?

Les gens remontent lentement, un cortège se forme. Croix en tête suivie du bagad, des bannières, des officiants, des chanteuses et des fidèles, la procession se met en branle entre les touristes et leurs smartphones, ce qui provoque quelques embouteillages sur l'étroit sentier qui mène vers la chapelle du susdit saint, cachée dans la lande.

1 Société Nationale des Sauveteurs en Mer.

Mes copains et moi soufflons dans nos instruments puis prend le relais le chœur des femmes aux voix chevrotantes, il faut dire que la moyenne d'âge est plutôt élevée. Après avoir traversé la route, le chemin s'élargit légèrement et serpente entre les prunelliers et les ajoncs, parfois sous l'ombre bienvenue d'un chêne, un soulagement pour les souffleurs de ces instruments barbares qui percent les tympanes, comme me confia un jour un non-adepte de la musique bretonne.

Un céphalophore – non, ce n'est pas une nouvelle espèce de calmar – trône dans la chapelle où nous arrivons : notre saint Trec'hmeur² en personne portant sa tête dans ses mains, serait-il jumeau de la sainte Thumette de Kérity affectée de la même infirmité ? parfois j'ai du mal à comprendre les méandres de l'imagerie religieuse bretonne...

Tandis qu'une messe est dite en plein air devant le porche, mon humeur plus bucolique que catholique me conduit à faire une sieste dans la fraîcheur de la fontaine entre les hortensias, un endroit bien plus propice à la méditation. Il me semble que le mince filet d'eau ne murmure pas sa chanson au hasard et je ferme les yeux pour mieux écouter : *le torrent du temps grossira, la rivière des humains deviendra trouble, des humbles sources claires et des gouttes de la pluie, un printemps renâtra*. J'ébauche un sourire, le monde est beau. Mais ai-je bien compris l'oracle et sa part de mystère ?

La messe terminée, les gens discutent entre eux en buvant un coup offert par l'association de la chapelle. Flash de mon enfance qui me ramène au dimanche sur la place de l'église, convivialité précieuse à l'ère du toujours plus vite.

² *Grande victoire* en breton, surnom de Saint Gildas alias Tremeur.

Dancez maintenant

La salle de Cap caval est bondée, j'ai chaud, j'ai soif, mon nez capte des effluves de sueur qui montent au fil de la soirée. Hanterdro, andro, ridée, laridé, passe-pieds, plinn, kost ar c'hoad, gavotte et j'en passe, s'enchaînent sans trêve. Danseurs ou musiciens, lesquels céderont les premiers ?

Moi qui autrefois fuyais la danse, j'ai été séduit par la manière bretonne de la pratiquer. On n'y vient pas pour draguer ni se faire valoir, et pourtant tous accourent aux festoù-noz. J'ai mis un certain temps à comprendre que le simple fait de synchroniser les gestes, de se mouvoir en cadence, génère une fréquence commune qui harmonise les esprits et apaise les tensions. J'allais écrire qu'un fest-noz est thérapeutique, il est plutôt chamanique et proche des danses autochtones du monde entier. Intergénérationnel, à l'opposé de l'individualité, sans prétention aucune, il respire l'union du groupe, libère l'esprit de la communauté, et je sais que j'irai me coucher fatigué mais imprégné d'une joie tranquille.

Robe chic ou bleu de travail, escarpins ou savates, personne ne juge votre accoutrement, pas plus que votre habileté à réaliser les pas codifiés, d'ailleurs il est impossible de connaître toutes les danses tant elles sont nombreuses.

Dans la chaîne ou la ronde, les visages sont impassibles, sérieux même, mais bienveillants. Devant ton hésitation, les

bras se libèrent pour te laisser entrer, regarde mes pieds te dit la grand-mère qui t'as pris par la main et croche ton petit doigt, allez on enroule bras en haut un et deux et trois, on déroule bras en bas quatre et cinq et six, et on recommence ! Je pense à la houle, une crête un creux, une crête un creux, ou encore aux limicoles qui dansent eux aussi au plus près de la vague abordant la plage. Et course des petites pattes vers le bas, et course des petites pattes vers le haut, le tout dans un ensemble parfait, va-et-vient d'arabesques que je ne me lasse jamais d'admirer. Si des êtres aussi fragiles et minuscules savent danser, alors pourquoi pas moi ?

Le réveil

La cloche de l'église de Saint Gué sonne l'angélus avec ardeur à quelques centaines de mètres de ma chambre. Il est donc huit heures et six minutes exactement, avantage d'un mécanisme dérégulé mais perte de poésie, le sonneur humain est absent depuis longtemps. Après le coup sec du battant, je me concentre sur la vibration du bronze qui évoque les bourdons de ma cornemuse. J'ouvre les paupières, non, trop lourdes encore. Mais il est déjà huit heures me direz-vous, non, il est six heures au soleil et je félicite la petite cloche qui a résisté à l'administration, l'angélus n'a cure de ses diktats. Un soleil d'automne va-t-il bientôt se glisser par la fenêtre sans rideaux et palper la chambre de ses tentacules de poulpe géant ? Je me recroqueville avec délice sous la couette.

Ma femme assoupie à mon côté, la vieille chatte à mes pieds, la petite nouvelle sur la poitrine, je savoure un silence bienheureux, il me faut du temps pour émerger de la mer des rêves, avant qu'enfin je ne jette un premier regard avide vers le ciel de nuit pâlisante. Quelles seront ses couleurs aujourd'hui ? d'où vient le vent ? nuages de pluie ou cumulus épars ? où sont mes amis les goélands ? Le soleil traîne encore sous l'horizon derrière les toits, bientôt ce sera l'hiver et ses courtes journées.

J'enfile mon poncho de laine et emboîte le pas aux félins qui me guident vers la cuisine. Lait et croquettes pour eux,

cafetière italienne qui gargouille et embaume la pièce pour moi. Le liquide noir coule, j'ajoute du lait pour ma femme et dépose sa tasse sur le coin de la table de nuit encombrée, avec un baiser sur le front en guise de bonjour. Un sourire s'ébauche sur ses lèvres, elle s'éveille en douceur elle aussi. Le rituel du cafécito est sacré pour nous deux, vieille habitude tropicale que nous avons conservée, j'aime le boire tout en contemplant la voûte céleste, autre tic d'un ancien pilote.

Vide de pensées dans l'éstran entre nuit et jour, je dérive entre les aquarelles changeantes offertes à mes yeux et les silences de l'aube qui se meurt avec les bribes de mon rêve en attente d'être décodé ...*Encre violette aux reflets mordorés, plume qui crisse sur le papier revêché, envie d'enfance heureuse qui remonte, qui m'émeut...* flashes qui défilent en vrac, mémoires enfouies qui s'élèvent avec les brumes du marais de la Joie juste en face.

Tu déconnes, me dis-je, allez, réveille-toi ! tes souvenirs de famille n'intéressent personne, tu sais bien que ce genre de sirènes a le don d'*ajoncer* ton humeur. Je m'identifie ainsi à la plante épineuse symbole de la Bretagne, autrefois j'aurais dit *hérissier*, mais il y a belle lurette que les hérissons ont disparu de mon jardin, parfois la puérilité de mes états d'âme me laisse pantois.

Mais déjà l'orient décoche quelques timides rais de lumière, tandis que, digne de la patrouille de France, le V parfait d'un vol de colverts surfe le ciel rosé en hommage à la naissance de l'aurore. Le disque du soleil s'extirpe paresseusement d'un magma de nuages rougeoyants du plus bel effet, et plonge dans le jour sans fin qu'il crée devant lui. De ses

doigts dorés, il palpe avec insolence le costume médiéval de la Tour Carrée ainsi révélée entre les toits endormis. Le tableau qui se déroule devant mes yeux est bien plus captivant que l'interprétation de mes songes nocturnes, quelle palette, quelle merveille, quelle chance de vivre ici !

J'ouvre la fenêtre et aspire une grande goulée d'air frais, enfin mon sang circule, mes pensées s'éclaircissent, rattachées au concret par l'arôme et la chaleur du café. Voilà, je suis réveillé. Douche, petit déjeuner avec la soupe de haricots de la veille en écoutant la radio, le monde s'invite chez moi, je me reconnecte.

En rassemblant ces images sur mon ordi, je me rends compte à quel point je suis attaché à ce triple estran nuit-jour, sommeil-éveil, inconscience-conscience. Courts instants extravagants ni de l'un ni de l'autre, je les ressens comme des interfaces féconds que j'ai appris à dompter au cours des années. Autrefois j'avais un carnet près du lit pour noter mes idées fugaces, maintenant je m'en souviens. Semblables à l'aurore pleine de surprises colorées, les plus improbables et les plus déroutants de mes écrits y sont nés.



La météo

Le vent caresse-t-il la mer ou la vague grattouille-t-elle les masses d'air en ronde sur l'Atlantique? J'adore les jolies cartes météo actuelles où tourbillonnent dépressions et anticyclones en perpétuels enlacements de leurs longs bras nuageux, à se demander ce que peut bien signifier avoir les pieds sur terre quand air et eau sont fluides et occupent l'un la totalité de la planète, l'autre les trois quarts.

À Penmarc'h, nous sommes aux premières loges de leurs opéras grandioses, mais parfois interminables en hiver. Aucun habitant de ce cap n'y échappe, la météo est au centre de toutes les conversations, et moi l'ancien aviateur nez-en-l'air, je m'y sens parfaitement chez moi.

L'océan est notre climatiseur, il nous tient au frais en été quand le reste du pays sue à grosses gouttes sous la morsure de Sirius, l'étoile que les Romains nommaient Canicula. Et l'hiver, s'il nous évite les gelées, il n'est pas avare de tempêtes. Tous viennent alors voir le houle monstrueuse s'écraser sur les rochers de Saint Guénolé et fouetter les alentours de giboulées d'écume, notre neige à nous.

Le vent complice et malin fait vibrer les fenêtres, lance des ardoises dans la rue, arrache les vieilles tôles des grands bâtiments du port tout en poussant les nuages gris-noir qui traînent leurs panses sur l'eau en pleurant des montagnes de pluie.

Les goélands, eux, rigolent en roulant d'un bord sur l'autre dans les bourrasques, ça dérouille les plumes et ça fait les muscles, semblent-ils me dire. J'aime les éléments déchaînés, comme mes amis les oiseaux je les trouve vivifiants.

Jamais loin, calme et soleil repeignent inlassablement les paysages, rehaussent l'azur de soyeuses chevelures de cirrus, astiquent les feuillages, lissent le sable et remontent le thermomètre. Fenêtres et fleurs s'ouvrent alors sous leur caresse, j'en suis tout alangui, ce n'est pas mal non plus.

Les six saisons de l'humain

Enfance

Mon genou écorché, bienveillance de ma grand-mère qui calme mes sanglots. Musique du vent dans le feuillage, je pêche le triton dans la mare. Mon éveil à la nature.

Adolescence

Bouclé dans un internat, je pars dans ma tête à la découverte de la planète, imaginant des trésors cachés sous l'ignorance, m'imprégnant de sa sagesse : tout a sa place, nous sommes tous liés. La liberté ne peut être entravée.

Adulthood

Les passions se cristallisent, non pas qu'elles se rigidifient, mais elle deviennent transparentes en se purifiant. À travers elles, on peut discerner les grandes lignes de sa propre vie à venir. La vraie liberté pointe son nez.

Adulthood

L'indépendance est fruit de la passion qui a mûri. Feu couvant toujours dans le corps adulte, une vraie passion ne s'éteint pas. Et je vole avec le vent.

Seniorance

Si les humains sont de glaise, certains sèchent trop vite, se fissurent avec l'âge et tombent dans la vieillesse en ressassant leur déjà-passé. D'autres, plus chanceux, ont su conserver leur souplesse d'argile.

L'eau des mots coule en eux, les façonne sans cesse : souplesse, sagesse, bienveillance, empathie, résilience, agilité, curiosité, émerveillement... long défilé pittoresque que j'imagine comme autant de personnages bariolés à l'œuvre dans mon corps, leur planète à eux.

Ce corps d'argile est fait pour s'adapter partout. Malléabilité n'est pas faiblesse, adaptation n'est pas abandon. Soif de découvertes et rébellion de sa jeunesse luisent dans ses yeux.

Vieillesse

Ma grand-mère n'est plus depuis longtemps, me voilà à sa place. Je regarde mes petits-enfants qui pianotent sur leurs smartphones et n'ont que faire d'un vieux qui ne les comprend pas. Un lien est brisé.

Le vent courbe les arbres et mon dos. Glacial ou moite, rageur ou caresse, il m'accompagne depuis l'enfance. J'aimerais une belle tempête le jour de mon départ.

L'été en catimini

L'été s'en va en catimini (j'adore ce mot), ou plutôt en tui-lage suivant le style des chansons bretonnes où première et seconde voix se chevauchent sur une ou deux notes. L'été chanteur et enchanteur n'a pas envie de voyager vers le sud, assoupi qu'il est sur nos plages bigoudènes, sans trop de monde, juste ce qu'il faut, sans extravagances, avec des gens qui viennent pour lui et il aime ça.

Allez, une petite dernière, dit-il, et ils applaudissent. La température remonte, un arrière-goût de belles journées bien chaudes donne le cœur gros aux touristes en train de charger leurs voitures de valises et de paysages, mais réchauffe celui des sédentaires qui pensent déjà à l'hiver, sa solitude et ses tempêtes. Que l'été empiète sur l'automne en jouant les prolongations, c'est toujours ça de gagné.

Alors mon jardin revit, refleurit. La vigne enroule ses doigts autour des bambous, s'étire sur le portail d'un air de dire restez, on n'est pas bien ici ? Cette année elle a explosé, son feuillage épais occulte les parois de mon atelier mais surtout son propre trésor d'énormes grappes juteuses, convoitise des escargots. Autrefois les guêpes se seraient aussi invitées au festin, où sont-elles passées ? et cette pensée m'attriste, vite chassée par une autre, celle des plaisirs à venir en offrant les raisins à mes amis.

La douceur automnale se marie avec l'humide sérénité

océanique. En Pays bigouden fleurit la vipérine géante des Canaries, s'épanouissent chênes verts, oliviers, palmiers et même bananiers. Stimulés par la chaleur tardive, l'avocatier et le bougainvillier en pleine terre depuis deux ans exposent leur vigueur.

J'aime mon jardin qui fait écho à l'automne de mes trois quarts de siècle. La nature y exprime sa générosité par les fruits d'un long processus pour elle, par l'expérience pour moi.

Voyage

Les gamins et gamines voyagent dans leurs jeux en courant sans but dans la cour de l'école de Saint Gué. Privilège de l'enfance, ils virevoltent avec la grâce naturelle de ceux qui ne se posent pas de questions.

Je vais où vous allez, me dit l'homme qui faisait du stop près du dos d'âne. Sac plastique entre les jambes, il va faire ses courses au Lidl, c'est embêtant de ne pas avoir de voiture.

Improbable cheminement de la menthe qui a traversé le jardin en rampant pour ma plus grande joie, j'adore l'arôme de ses feuilles qui monte de mon bol de thé au petit déjeuner.

Ces images éclectiques cueillies au hasard parmi des centaines d'autres me murmurent à l'oreille : tout est mouvement, tout est voyage, rien n'est figé, et ton minuscule Pays bigouden file en ce moment même à des centaines de milliers de kilomètres par heure dans l'espace sidéral, pendant des millénaires pour toi, une étincelle à l'échelle d'un macrocosme aux dimensions qui t'échapperont toujours. Ta vie, c'est ça, une bluette, une brève lueur de luciole entre deux néants, un estran si tu préfères puisque tu aimes bien ce mot, rien de plus mais tout y est, à toi d'en disposer, de le gâcher ou, ce qui serait plus sage, de t'en émerveiller. Tu verras alors que ce micro voyage qui t'est alloué s'ouvrira lui aussi à l'infini et qu'une vie n'y suffira pas.



Estran



L'estran

Lieu de passage et d'échange formé par des interactions incessantes qui se nouent et se dénouent, l'estran est un baiser que l'océan fertile vole aux lèvres sans fin de la terre immobile... voilà ce à quoi je songeais tout en admirant une photo de la célèbre sculpture du baiser de Brancusi.

Estran des opposés, lui liquide, mobile, elle tellurique, inerte. Intervient le troisième larron : le vent qui les met en mouvement, pousse la vague et érode la montagne. Lisière, bord à bord, tuilage de la musique et des saisons, l'estran est l'opposé du mur.

Moi, terrien, j'ai appris ce mot dès mon arrivée en Pays bigouden. D'emblée, il est entré en résonance avec mon être profond, et pour cause, j'ai réalisé que j'avais toujours été un *estranger*, un habitant de cette zone très dynamique, tumultueuse même, où chacun résiste et s'adapte au changement. Il est riche des jeux infinis de l'eau et de la lumière, toutes les deux sources de vie, exactement comme à ma naissance lorsque, les eaux maternelles retirées, j'ouvrais les yeux à la lumière et me cramponnais déjà à la vie.

L'estran est exigeant. Celui qui ne s'y accroche pas finira échoué, éjecté hors de son territoire par une grande marée ou la violence d'un brisant.

Bien caché dans la vase, le ver arénicole ne respire que deux

fois par jour, et pour cela il a développé un super pouvoir, une hémoglobine qui lui permet de passer six heures en apnée, chapeau ! La bernique, elle, a choisi de se fixer sur le rocher, quitte à se faire griller par le soleil à marée basse, alors elle fait comme les Vietnamiens, son chapeau conique tangente les rayons brûlants. Grand protecteur d'une faune grouillante qu'il abrite, le fucus vésiculeux se dessèche et se réhydrate deux fois par jour. À chacun sa stratégie, à tous la résilience.

Lorsque pieds nus je marche dans la boue salée, j'imagine mes lointains ancêtres se nourrissant de poissons, algues, mollusques et crustacés. Lieu d'échange entre terre et mer, entre mer et ciel, l'estran est généreux. Chemin d'exploration naturel au long des côtes, il est passage migratoire, et je marche sur les traces de mes aïeux.

La merveille

Aux débuts était une planète errante entre les astres. La pauvrete se désolait de son aspect terne et aussi ennuyeux que sa trajectoire sans fin et sans but dans le vide. Mais que fais-je là dans le froid, le rien-à-voir et le rien-n'arrive, à part quelques rares piqûres de comète et une étoile pour se réchauffer de temps en temps, comme celle que je viens de rencontrer ? Attirante celle-là, je l'aime bien et je crois que mon teint s'améliore d'ère en ère sous sa bienveillante influence.

La planète ne croyait pas si bien dire en tournant autour de son soleil dont elle était tombée amoureuse, et elle resplendissait d'un éclat vermeil de plus en plus vif, jusqu'au jour sidéral dont elle se souviendra toujours en ressentant en elle le fruit de ses amours célestes, source de grands chamboulements et de la transmutation de sa robe vermeille en merveille, celle de la vie qu'elle venait d'engendrer, une planète bleue était née.

Savoir que je suis un descendant de cet événement m'étonne, me détonne, tonnerre de Brest ! ébahi et ravi que je suis par cette diversité grouillante dont je suis partie intégrante, où je me sens comme un poisson dans l'eau, un poisson volant bien sûr, sensible à la musique du vent, à la beauté des nuages et au parfum de l'océan, qui me rappellent à chaque instant combien j'ai de la chance de vivre.

La sirène récemment installée sur l'école de Saint Guénolé me tire de mes élucubrations, c'est le premier mercredi du mois et il est midi pile. Un retour à la terre ferme efficace, enfin façon de parler, perché que je suis sur la terrasse du phare d'Eckmühl. Devant moi en contrebas, l'ancien phare est toujours engoncé dans son armure d'échafaudage. On va lui remettre sur la tête, m'a-t-on dit, la coupole démontée à l'inauguration de son grand jeune frère, et remplacée pendant la seconde guerre mondiale par un nid, non de cigognes mais de soldats allemands. Adieu la poésie, bonjour la folie...

Un peu marri par cette dernière pensée, je me laisse avaler par la spirale de l'escalier, véritable œsophage d'opaline qui me vomit gentiment sur le plancher des vaches. Il est temps de saluer au passage la dentellière offrant ses pièces de picot bigouden aux touristes, et d'aller se poser sur la terrasse du Lak Atao, là où merveilleux et bière fraîche peuvent se côtoyer.

Le son de l'océan

Propice à la balade en ce début d'été, l'air est frais sous le soleil plongeant vers l'horizon marin. Intrigué, le promeneur tend l'oreille vers un son grave et continu qui s'élève derrière le vieux phare, une sirène d'un gros navire par ici entre tant d'écueils perfides ? Curieux, il presse le pas, son chien, lui, ne manifeste pas le même enthousiasme. Des notes aiguës se mêlent maintenant aux graves, montent puis s'arrêtent, repartent en joyeuse cacophonie, tandis que d'autres touristes comme lui convergent vers le phare. Was ist das ? pense le promeneur qui est Allemand. Ce n'est qu'en débouchant sur le petit port de Saint Pierre qu'il comprend. Un groupe de musiciens est en train d'ajuster ses instruments sur la petite esplanade coincée entre les rides de la vieille chapelle et de la tour à feu, la blancheur incongrue du sémaphore militaire, la mer, les rochers, l'horizon et l'ancienne jetée tortueuse du port. Wunderbar Sicht, s'émeut-il, pris d'une indicible attirance.

Il reconnaît des cornemuses écossaises, mais il y a aussi des tambours bizarres et des sortes de trompettes en bois qui claquent comme des klaxons de camion et effraient le chien. Les joueurs, eux, semblent isolés, chacun dans son coin et dans sa bulle de rythmes et de notes. Du tout se dégage une effervescence d'essaim d'abeilles intéressante. Herr Brückner décide de rester entre les badauds qui l'en-

tourent déjà et sort son téléphone, ce serait dommage de ne pas prendre quelques photos de cette rencontre imprévue et insolite mais so bretonisch.

Je l'observe du coin de l'œil et je souris, toujours le même effet, pensé-je, par quelle magie ces simples tuyaux de bois attirent-ils si facilement les humains et font fuir chats et chiens? quelle résonance magnétique envoûte leur esprit? est-ce le timbre si spécial de la grande cornemuse des Highlands écossais, l'évocation immédiate des landes dans la brume? ou, plus prosaïquement, certaines fréquences qui accèdent au plus profond de nous-mêmes? Sans doute un peu des deux et la raison pour laquelle je *chauffé* en ce moment cet instrument si singulier. Je chauffe, oui, car cuir, bois et anches de roseau on besoin de s'humidifier, de s'harmoniser avec le climat du jour. La cornemuse est reliée à la nature, et le plaisir de sonner est décuplé ici en ce lieu splendide qui retient mon touriste allemand.

J'accorde les trois bourdons et note au passage que celui de l'océan sera le quatrième. Leur son grave et continu ronronne une mélodie à la température idéale pour nos oreilles, enveloppe, apaise, s'installe dans nos tripes, nous rend, sinon joyeux, du moins bienheureux, comme en se lovant sous une couette douillette.

Éruption

Pourquoi la tempête attire-t-elle ainsi? d'où vient cette fascination face au déchaînement des éléments? Élémentaire mon cher Watson dirait Holmes, savoir que l'on n'est rien devant une telle puissance nous ramène à notre petite enfance, lorsque nous nous jetions dans les jupons de nos mères, sensation inoubliable que celle du frisson au creux de l'échine, transformé instantanément en chaleur maternelle rassurante. Je ne sais si le célèbre détective dit vrai, mais je note au passage que les enfants de maintenant seront frustrés à jamais, leurs mères ne portent plus jupon.

Voilà ce à quoi je pensais en observant les badauds près des rochers de Saint Gué. Ils ont fait parfois des kilomètres, ont sauté par-dessus les barrières posées par la gendarmerie, tout ça pour se laisser béatement cracher dessus par la mer en furie au risque de noyer leurs smartphones. Peut-on être maso à ce point? Et pourtant...

Les voir ainsi subjugués me ramène dans l'hémisphère sud quelques années plus tôt, plus exactement à la Réunion où un ami local m'emmène vers le Piton de la Fournaise en éruption. Il nous faut traverser un champs de lave et nous sautons de crête en crête sur le clapot noir d'une mer figée, ce n'est ni le moment ni l'endroit pour se tordre une cheville, mais les grands spectacles se méritent. Depuis un promontoire, nous observons la respiration de la terre, irrégulière, rauque, toussotante, quelques postillons rouges en-

voyés en l'air tandis qu'une bave orange et visqueuse coule de sa bouche. Je suis hypnotisé, incapable de décrocher mon regard du dragon à la gueule de feu tapi dans sa tanière obscure, prêt à sauter... J'ignore le beau, le grandiose, le danger, l'horizon, l'odeur de soufre, mon compagnon et jusqu'à mon propre corps, seul subsiste mon esprit éthéré flottant sur les lèvres du volcan, libéré et paradoxalement connecté à tout et depuis toujours. Éclair de conscience déclenché par la puissance de la nature, peu me chaut d'être ici ou sur la planète Mars bien que le paysage s'y prête, moi, grain minuscule, je fais partie du grand édifice.

Bon, d'accord, ce souvenir, je l'ai inventé et il se dissipe déjà. Les badauds, eux, sont toujours là, un peu plus trempés derrière le parapet qui longe les rochers. Je sais ce qu'ils sont venus chercher.

La brume de mer

Prenez une généreuse louchée de brume, quelques algues séchées naturellement sur la grève, arrosez d'eau de mer, saupoudrez de gris lumineux, touillez bien, attendez jusqu'à ce qu'une capiteuse odeur de paix se dégage et vous monte à la tête. Pas besoin de fermer les yeux pour savourer son ivresse, au contraire, le rêve est là, lisse, soyeux, impalpable et pourtant j'ai l'impression qu'il caresse ce corps étendu sur le sable, le mien. Un grand kif qui vaut tous les shit du monde.

Seul sur la plage, je suis dans un cocon diaphane de cent mètres de rayon, un robinson sur une île de coton. La brume de mer a effacé l'horizon et le phare d'Eckmühl, le tapis de la marée montante grignote les galets centimètre par centimètre, pas un son. Un goéland apparaît et disparaît aussitôt, happé par la ouate informe qui m'embrasse, rassurante comme ventre de femme enceinte.

Mais j'étais venu pour me baigner en cette première vraie journée estivale. L'eau étale reflète l'exacte lumière du ciel laiteux et je nage sans repères, désorienté, où suis-je ? Étrange sensation qui me remémore les vols dans les nuages amazoniens. Lorsqu'on en sort, les paysages paraissent plus nets, les couleurs plus vives, le réel plus réel, l'horizon réapparaît, et après ?

On sort toujours de son cocon, appelez-le utérus, enfance,

famille, pays, ce que vous voudrez. Les routines rassurantes s'envolent, l'inconnu s'impose. À main droite repli et crainte, à main gauche découverte et jubilation, ...je suis gaucher. Après avoir été repu par une vie antérieure superbement vécue à dix mille kilomètres de là, le Pays bigouden m'a ouvert les bras, par hasard bien sûr comme tous les grands chamboulements. Maintenant, si je soulève un coin du voile de brume, je verrai la chapelle et le phare, ils font partie de ma vie, je m'oriente par rapport à eux, j'ai tissé un autre cocon, je suis bien ici.

J'aime la brume de mer avec sa densité ouatée. Autour de moi les choses s'estompent et disparaissent, englouties par la marée blanche, je me retrouve seul. Le mot important ici n'est pas celui évoquant la solitude mais *se retrouver*. En gommant les mille détails qui baignent mon quotidien, la brume permet de me concentrer, mes pensées s'éclaircissent, un comble dans le brouillard.

Un bout de rocher entouré d'eau, quelques algues, voilà ma planète à moi, que j'imagine filant dans l'océan universel comme celle du Petit Prince. Mais où est donc la fleur qui l'ornait ? Elle apparaît dans ma tête, cette fleur née des choses et des personnes importantes pour moi, et j'ai tout le loisir de la contempler dans mon océan blanc. Quelle est belle, ainsi dépouillée du superflu !

Embruns et rouille

Embusquée pendant plusieurs jours derrière l'horizon marin, la tempête Cioran a attendu la nuit pour fondre sur nous comme orfraie sur sa proie. Tes hurlements ne me font pas peur, lui dis-je, au chaud sous la couette, et si tu viens de nuit, tu n'es certainement pas l'aigle des mers que tu prétends être, plutôt une effraie qui n'a d'effrayant que le nom, moi j'aime cette jolie chouette au visage en cœur dont les cris éraillés résonnent parfois sur les toits, comme toi maintenant et ta pâle imitation qui inquiète à peine mon chat assoupi au pied du lit.

An matin, je me lève et essuie de la main la fenêtre embuée. Le jardin, les arbres d'en face sont toujours là, mais quelque chose a changé. Ils sont rouillés. Surprises, les feuilles de la vigne et du pommier se sont recroquevillées sur cette nouvelle couleur, et déjà je sais qu'elles s'évanouiront peu à peu dans ce paysage de vieille photo délavée. L'automne à la palette aux mille nuances et qui sait peindre délicatement, cette saison si douce d'habitude, a surgi brutalement, poussé par les vents imbibés d'embruns salés. Et le sel a tout brûlé.

Quand on évoque les bords de mer bretons, on songe au gris-bleu des nuages et des ardoises en contraste avec la blancheur des façades, au bleu-vert de la mer que les Celtes ont si bien compris qu'ils n'usent que d'un mot pour ces deux couleurs naturelles : glaz. Non, ici la vraie teinte, celle qui s'insinue partout, c'est la rouille, celle des ancrs et des

chaînes, celle qui dégouline sur les flancs des chalutiers, celle qui recouvre mes outils à la fin de l'hiver bien qu'ils soient abrités, celle qui orne de sa dentelle les véhicules des habitants, les distinguant ainsi de ceux des touristes, celle des voiles d'antan trempées dans le tan des chênes et celle qui s'invite depuis peu sur les tôles découpées au laser pour orner les ronds-points. De chaque blessure des façades coule un sang de rouille, et les ateliers du port exhibent leurs tôles comme autant de tableaux. Couleur persistante, elle tache et s'accroche. Fer du sang, fer de la rouille sans âge, les peintures rupestres en témoignent jusqu'à nos jours.

Lorsque je peignais mes aquarelles, j'aimais beaucoup la palette des ocres, en particulier la terre de Sienne brûlée avec ses tons chauds et humbles à la fois. Toutes des oxydes de fer que je pouvais nuancer à volonté pour esquisser sous mon pinceau l'éclat d'un potiron ou le brun des algues du rivage.

Rouille automnale, rouille de l'ancre, rouille de mes vieux os... tout ce qui est rouillé n'est plus neuf, voilà une certitude. Le sel des embruns favorise les deux premières, qu'en est-il de la troisième, celle qui fait boiter la grand-mère bigoudène et qui me rappelle que je n'ai plus vingt ans ?

Le calme

L'anse de la Joie paraît endormie, si elle était un chat, je crois qu'elle ronronnerait de plaisir sous les caresses imperceptibles de l'air marin. En cette fin d'après-midi, le vent est parti chasser ailleurs, la houle s'est aplatie et la mer déroule son tapis argenté dont les franges mordillent à peine le sable de la plage. Rassemblés sur leur coin préféré de l'île Kruguen, les goélands eux-mêmes se tiennent cois.

Comment ne pas se laisser couler dans ce calme ? Mon regard erre sur l'horizon, ma respiration ralentit, je pars dans un rêve...

En fait un souvenir. Me voilà dans ma première vie, sous les tropiques. Il fait beau, il fait chaud sur la rivière où trois amis, ma femme et moi convoyons depuis des jours une lourde barge en bois de quatorze mètres de long, et dont le moteur est tombé en panne. Ce détail n'est pas sans me déplaire et je me laisse bercer par les bruissements de la forêt riveraine. Nous sommes en Amazonie. Aujourd'hui, l'atmosphère est étrangement sereine, rien ne bouge, pas une ride sur l'eau, l'air devient poisseux, genre calme avant la tempête. Intrigué, je me tourne vers le sud et mon regard butte contre un mur noir qui avance sur nous, un front froid arrive, rien d'étonnant en cette saison où de grands systèmes balayent l'Amérique du Sud parfois jusqu'à Manaus. Soudainement et avec violence, le vent courbe les arbres et pousse l'embarcation à sa guise. Chuintement de la coque, crissement

d'un banc de sable immergé qui bloque notre course folle, nous voilà échoués au beau milieu de la rivière à la merci des éléments. Une pluie traversière glacée cingle nos corps et trempe absolument tout sur le bateau, la température dégringole de quinze degrés en quelques minutes, nous grelottons. Mais la rivière ne s'est pas refroidie et, après une vaine tentative de déséchouage, c'est d'un commun accord que nous nous asseyons sur le banc sableux, corps au chaud dans l'eau et têtes subissant le fouet de la pluie.

Ma femme a vite analysé la situation. Restée à bord, dégoulinante, elle s'active en essayant de préparer du café. Nous sommes jeunes mariés et très amoureux, mais là, elle devient mon ancre, ma bouée de sauvetage, Dieu que je l'aime ! Que peut une tempête face à cet amour ?

Cinquante ans plus tard, je me souviens... La voilà d'ailleurs qui me rejoint, s'assoit avec difficulté et fouille dans son sac,

— J'ai fait un peu de café, dit-elle.

Écouter le silence

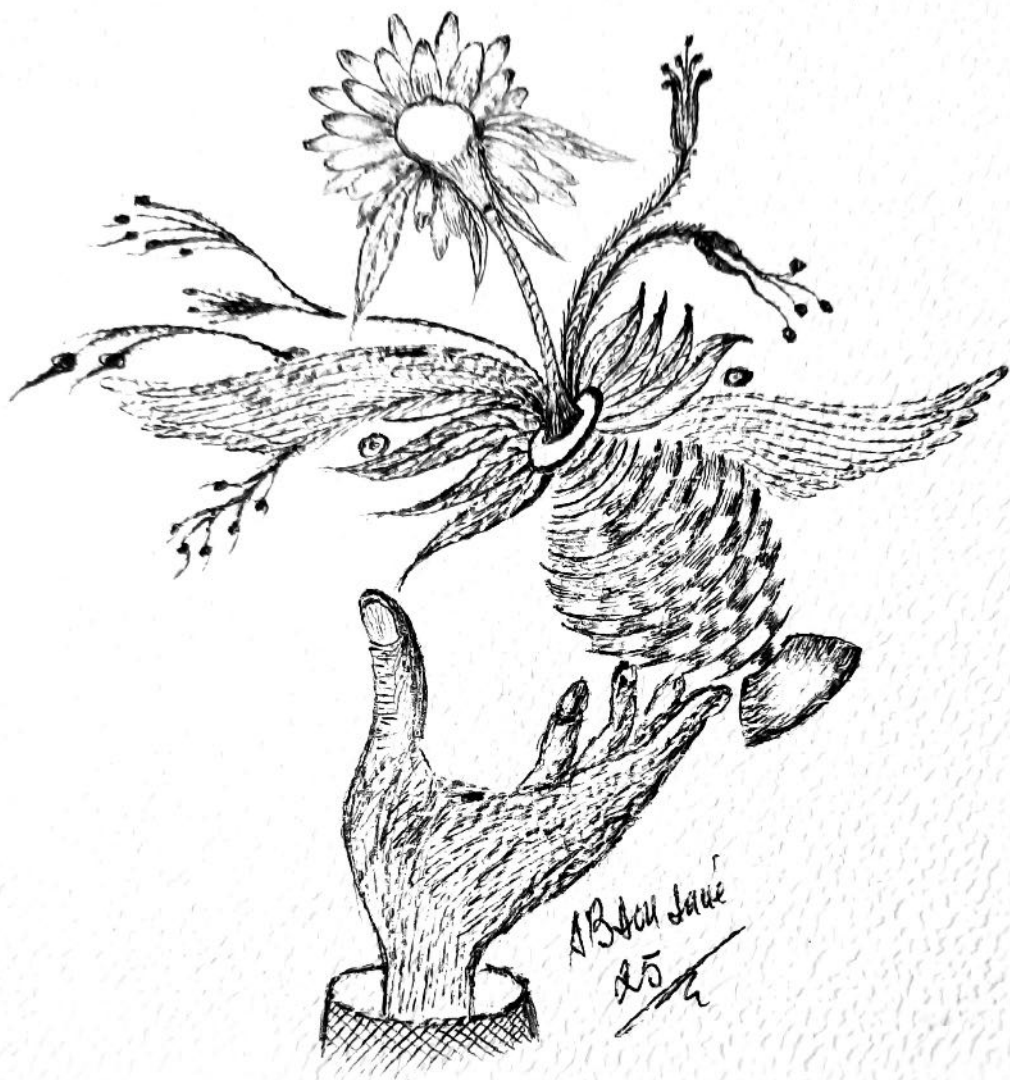
C'est possible. Difficile chez nous de rencontrer sa densité, et pourtant, dès qu'il est là, je le sais. Sa présence souvent inattendue se révèle par l'absence, absence du brouhaha coutumier, mystérieusement dissous pendant quelques microsecondes. Écouter le silence exige une oreille attentive.

L'instant d'avant, je peux jouer dans le fracas des vagues, partir dans le chant du vent et son air de printemps, me moquer des cris railleurs des goélands en les imitant.

Puis mon attention est attirée par la danse en dentelle des limicoles qui suit le va-et-vient de la vague en un ballet aussi silencieux que gracieux. Je me concentre et oublie le reste. Alors arrive le silence, autour de moi, en moi. S'ensuit une drôle de sensation. Suis-je dans une bulle ? un moment quantique ? Je lève les yeux vers le magnifique ciel de traîne purifié de ses poussières. Têtes blanches et chaussons gris, les nuages coulent en rivières silencieuses, quelques-uns pleurent sur l'horizon, trop lointains pour entendre la pluie. Puis la bulle éclate, l'éblouissement s'éteint, le bourdonnement de la nature reprend le dessus, un promeneur me salue, le sable crisse à nouveau sous mes pas.

Le silence est parti ailleurs, vent subtil d'autres mondes éphémères mais bien réels, dont les trames brièvement entrevues s'entrelacent dans mon esprit.

Face à l'océan, je jubile.



Le silence du soleil

Silence du soleil qui m'imprègne de son énergie. Création douce, amour diraient certains, métamorphose certainement. Sans lui pas de sève dans les arbres ni dans mon corps, sans lui pas de vie, tout simplement.

Qu'en est-il des autres silences? Je les crois tout aussi actifs. Silence de la mère dont la seule présence rassure l'enfant, silence de la cathédrale dont les dalles respirent l'Histoire, silence de l'éclat du phare dont le faisceau guide le navire. Ou encore, silence de la vie qui avance, indifférente à nos gesticulations et notre orgueil, raison primordiale de la création de nos dieux devant l'incommensurable, force bien au-delà de notre compréhension.

Maintenant, pressentant le danger, nous nous laissons guider par notre arrogance. Pourquoi sommes-nous si aveugles? Réchauffement climatique, transition écologique... des mots bien faibles, trop loin de nos esprits empêtrés dans nos contradictions bruyantes, que faire, comment faire?

La mer s'est retirée. Perché sur un des blockhaus chavirés de l'estran de Tronoen, je regarde le soleil s'étendre dans les draps d'une explosion silencieuse de couleurs apposées par un pinceau expert. Poussé lentement par le crépuscule, il chavire sous l'horizon en griffant le ciel de ses derniers rayons. L'émotion m'étreint, me voilà en état de *awe*, comme

disent nos amis Grands-Bretons, capables de condenser en trois lettres respect et émerveillement.

Là-bas, au sud, le phare d'Eckmühl prend le relais dès la première étoile. Son faisceau silencieux n'éclaire qu'une portion de l'horizon à la fois mais balaye le tout, contrairement à celui de notre civilisation qui a bloqué son mécanisme. Figé sur un point, celui-ci n'illumine plus qu'une voie alors que dans l'obscurité grouillent mille univers qui n'attendent que d'être imaginés pour naître. Les problèmes qui nous assaillent trouveront solution lorsque nous aurons remis en marche notre propre faisceau intérieur, celui qui module nos visions du monde.

L'écriture de l'océan

Si l'écriture est une trace, alors la vague est le calame de l'océan, dessinant sans relâche ses arabesques sur le sable durci de l'estran à marée basse. Éternelle insatisfaite, elle efface un plein ou un délié d'écume pour en réécrire aussitôt un autre, jamais le même, un peu plus loin ou un peu plus près, enchaînant les mots de la mer.

Je cours sur la plage de Tronoen au milieu de cette énigmatique calligraphie que j'essaie de déchiffrer. Quelles légendes, quelles histoires s'inscrivent ainsi sur cette page de sable ? Monstres marins, sirènes, naufrages, courses mythiques, pirates, vacarme incessant des hélices du rail maritime juste au-delà de l'horizon... les thèmes ne manquent pas, trop peut-être, ils se bousculent, s'emperlifigent, se chevauchent en une cacophonie intolérable pour l'océan. Inlassablement, il biffe leurs récits à mesure qu'ils s'échouent sur la grève.

Je me perds dans cette écriture mouvante. Stop ! cesse de penser, de vouloir comprendre, écoute la vague, écoute-toi, mets-toi en phase avec elle, respire...

Alors je devine, l'éphémère est le message, la nature ne s'arrête jamais. Moi son fils, je suis libre, je suis livre où s'inscrit ma propre calligraphie aussi changeante que celle de la plage.

La vie est mouvement, elle va de l'avant.



Temps des retrouvailles

Laisser des plumes. Si les oiseaux le font merveilleusement bien chaque année, les voyageurs humains n'y échappent pas non plus, qu'ils soient migrants, âgés ou autre...

Un migrant n'arrive jamais entier. Il en a laissé des plumes derrière lui, des pans entiers de sa vie se sont effilochés au cours du trajet et, s'il arrive à son but, il est nu. Un migrant est l'équivalent moderne d'un survivant du Titanic.

Un vieil homme assis sur le sable de la plage de la Joie médite cette pensée. Lui aussi en a laissé des plumes au cours de son existence, ce merveilleux voyage-étincelle entre deux néants. Le fil de sa vie est-il lisse ou bourré de nœuds ?

Le migrant s'accroche pour se sauver du naufrage, tout rocher est bon à prendre.

Le vieil homme ronchonne, il aurait pu mieux faire. À l'inverse du migrant, il a endossé les habits successifs de possessions, de croyances, de confort qui l'étouffent. Il doit s'en défaire pour se retrouver.

Le migrant a froid, dévêtu qu'il est de sa culture, sa langue, ses proches. Tant de plumes envolées d'un coup ont besoin de temps pour se refaire. Perdu, il part à sa propre recherche.

Le vieil homme jette un regard sur ses vies multiples. Temps des retrouvailles, pense-t-il, temps de l'oubli, du pardon, de l'harmonie, celle qui permet de vibrer à l'unisson avec les autres, avec l'univers.

Le migrant se relève et se reconstruit peu à peu, s'imprègne, assimile. Loin de se diluer ou s'effacer, il harmonise sa vie lui aussi.

Le vieil homme se lève et chemine en pataugeant dans l'eau glacée de la marée montante. Ses réflexions ne sont pas terminées, mais il sait maintenant pourquoi ses pas l'ont conduit en Pays bigouden. Au bord de l'océan, à l'écart du tumulte stérile, les retrouvailles avec soi-même deviennent possibles.

Ses amies les bernaches sont là, elles aussi se retrouvent tous les ans avant de migrer. Le vieil homme les salue, une plume flotte sur la vague.

Table des matières

En guise d'introduction	7
De bout en bout	9

Atterrissage

Ma place en Pays bigouden	13
Kruguen	15
Le chemin	19
L'oie sauvage	21
Les sources bigoudènes	23
Lieu et lien	25
Mon chat bigouden	27
Yesterday	29
L'étranger	31

Rencontres

Le banc de la plage de la Joie	35
La Bigoudène	37
La chapelle de la Joie	41
Le drakkar	43
La chapelle de la Joie, suite	45
La boulangerie	47
Le Secours pop	51
Le poulpe	55
La bernique	57
La perle	59
Les goélands bagarreurs	61
Le port de Saint Gué	63
À la traîne	65
L'envoyé du gouvernement	67
Le port de Saint Pierre	69
Le pingouin	75
Les cerfs-volants	77
La surfeuse	79

Les lichens	81
L'ajonc	83
Le menhir de Lespurit	85
Le petit cheval noir	87
L'étoile	89

Amerrissage

Changer de paradigme	93
L'horizon des mots	95
Envolée lyrique	97
L'air de rien	99
L'odyssée des peuples premiers	101
À en perdre la tête	103
Dancez maintenant	105
Le réveil	107
La météo	111
Les six saisons de l'humain	113
L'été en catimini	115
Voyage	117

Estran

L'estran	121
La merveille	123
Le son de l'océan	125
Éruption	127
La brume de mer	129
Embruns et rouille	131
Le calme	133
Écouter le silence	135
Le silence du soleil	137
L'écriture de l'océan	139
Temps des retrouvailles	141
Crédit des illustrations	146
Je remercie de tout cœur...	146

Crédit des illustrations

Abdoulaye Sané	pages 40,50,54,74,110,118,136
Jeanne Céline	page 18
L'auteur	pages 6,12,34,92,120,140 et aquarelle de couverture

Je remercie de tout cœur...

Abdoulaye et Jeanne Céline pour avoir généreusement
proposé leurs dessins

Michel pour ses suggestions toujours judicieuses

Nelly pour sa relecture

Les ami(e)s de Histoire d'écrire pour leur bonne humeur
hebdomadaire propice à l'écriture

Ma compagne Luly pour les innombrables cafecitos posés
sur mon bureau

Le hasard qui a conduit mes pas vers ce si riche pays
maintenant le mien

Penmarc'h, 21 mars 2025

si
plaisir d'écrire
suscite plaisir de lire
l'écrivain est comblé

Dépôt légal avril 2025
jammeslois@gmail.com
100 exemplaires par BookPress EU
ISBN 978-2-9577306-9-8

Di-vaguer, sortir de la vague de la routine qui tient nos sens en apnée, émerger du train-train quotidien et aspirer une grande goulée d'air frais en jaillissant à la surface...

Revigoré et libéré, mon esprit s'ouvre au ressenti des choses et des êtres qui m'entourent, et je peux alors emprunter d'improbables ribinoù* au cours de ballades balladeuses, auxquelles je vous convie.

Nous irons souvent dans l'éstran, un mot marin que j'ai appris ici et qui me parle, à moi *l'étranger* venu d'ailleurs. Il résume assez bien l'âme du Pays bigouden qui m'a si généreusement accueilli.

* brèche, sentier, raccourci

à



12 €



histoire d'écrire